

HISTOMAG'44

Premier magazine historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 52
Février 2008
BIMESTRIEL



1944 LA GOLDEN LION AU COMBAT



**NORMANDIE : PLEINS FEUX SUR LA
D.DAY ACADEMY**

**LES PORTES AVIONS US
TOULOUSE SOUS L'OCCUPATION
OSKAR GRONING SS ET GARDIEN DE CAMP
L'ENFER DU STRUTHOF**



<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>



HISTOMAG'44

Equipe de rédaction

Stéphane DELOGU
 Prosper VANDENBROUCKE
 Alain LELARD
 Eric GIGUERE
 Philippe MASSE
 Daniel LAURENT
 Frédéric DUMONS
 Lucile DELAS
 Kareen HEALEY
 Henri ROGISTER

Contact rédaction
 juin1944@wanadoo.fr

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

- Page 3 - Edito
- Page 5 - La presse
- Page 7 - Les livres
- Page 8 - Le saviez vous ?
- Page 11 - Les petites histoires de l'Histoire
- Page 12 - La D.day Academy
- Page 14 - Oskar Groning
- Page 16 - La Golden Lion au combat
- Page 33 - Toulouse sous l'occupation (4)
- Page 38 - L'apothéose des portes avions Américains
- Page 44 - L'enfer du Struthof

L'édito

Une fois n'est pas coutume, l'Édito est réalisé par Philippe MASSE, Prosper VANDENBROUCKE, Alain LELARD et Eric GIGUERE.

Février est là, les fêtes de Noël sont déjà très loin et les fèves de l'épiphanie sont déjà oubliées dans un tiroir de cuisine et ne ressortiront que pour trouver un nouvel acheteur dans un vide grenier ou sur Ebay. Néanmoins l'équipe de l'Histomag vous souhaite une bonne et heureuse année 2008. Nous espérons vous retrouver chaque mois de plus en plus nombreux. La formule de l'histomag a évoluée, notre publication sera désormais bimestrielle, votre journal a bien grandi depuis un an et nous sommes fidèles à nos principes, gratuité et qualité, pas facile à concilier mais notre objectif est de vous donner un magazine ayant un contenu riche et varié. Ce mois-ci, vous ne retrouverez pas la plume de votre éditorialiste favori, mais la plume de quatre apprentis qui vont essayer d'assurer comme le maître assure de la sienne tous les mois depuis la naissance du MAG. Il est vrai que lorsque l'idée a germée dans mon cerveau de Mataf, je me suis demandé qui j'allais entraîner dans cette partition à quarante doigts, et surtout comment nous allons mettre en place cet éditorial. La question primordiale des rédacteurs a été de penser à la réaction du rédacteur en chef, n'allait il pas voir là un acte de baraterie à son égard, et quand je lui ai indiqué par un mail laconique du genre les français parlent aux français « l'édito de février ne naîtra pas à Bieville-Beuville », j'avoue que la réponse laconique qui fut faite a été « bah pourquoi ? », Juin 1944 a les antennes qui sont déjà en alerte et se demande pourquoi on veut lui piquer sa place.. J'avoue que certains des rédacteurs n'en mènent pas large. Je vois déjà la réaction du maître, le verre de gibolin à la main et le 357 magnum dans l'autre prêt à faire feu. De quoi allait-on parler dans cet éditto ? L'idée m'est venue le 26 décembre, l'esprit encore brumeux des excès de la veille lorsque j'étais en train de taquiner la palourde. Le temps était fantastique, le brouillard ambiant me rappelait le film « le crabe tambour », on aurait pu se croire ce matin là dans la baie d'Halong, le lieutenant de Vaisseau Willsdorff descendant le fleuve au son du cor de chasse, un vol de cormorans piquant vers un objectif indéfini tel un kamikaze fondant sur un porte avions, le soleil se lève il chasse les nuages et je peux apercevoir les brises-lames de l'École Navale qui ont eu le temps de gloire, il sont là, figés, attendant qu'un jour ils terminent dans les mains d'un ferrailleur Pakistanais ou Gantois. Je ne peux m'empêcher de penser à cet immense cimetière marin qu'est la mer, au nombre de trésors qu'elle conserve dans ses fonds, à toutes ces carcasses d'U-Boote, de destroyers, de porte-avions, de chars et d'êtres humains qu'elle a engloutie au nom de la folie des hommes que ce soit en Bretagne, au large de l'îlot de Truck ou devant la plage d'Omaha Beach. Cette folie, nous en parlons tous les soirs, les échanges font tanguer le navire mais l'étrave du forum et sa machine à mémoire est en route, route que j'ai croisée il y a bien longtemps, alors que le capitaine du bateau était encore dans les îles de l'océan Indien. Le chemin parcouru depuis est fantastique, car quoi qu'on en dise, notre grand timonier a su faire évoluer son bébé. Il y a cinq ans bientôt, une poignée d'anonymes s'est retrouvée pour passer une journée à parler de leur passion, depuis, cette rencontre perdure et on voit bien que chaque année les journées du forum s'étoffent et qu'elles réunissent toujours un grand nombre de passionnés. Je sais de source sûre que la tension monte dans la commune de Bieville-Beuville, le premier week-end de juin, puisque Kathy et Steph sont sur le pont pour accueillir tous les participants et qu'ils se dévouent pour que tout se passe bien. Je ne vais pas monopoliser la parole plus longtemps, le but n'étant pas de faire l'épitaphe de Stéphane, mais de le remercier et de lui dire qu'on est toujours là pour le suivre. Chacun de mes petits camarades co-auteur y est allé de son paragraphe, il est vrai que le voyage va nous conduire de Nogent le Rotrou à Beauceville au Québec, en passant par la région Bruxelloise pour se terminer en Bretagne. **Philippe MASSE**

Nous sommes en tout début de cette année 2008, à Nogent le Rotrou, les employés communaux décrochent les guirlandes de la Rue de la République, le sapin décoré de la place du 11 août est couché dans la grande remorque de la ville, les fêtes sont bien finies, les bonnes résolutions s'effacent déjà devant les soucis du quotidien. Que de sombres pensées me direz-vous...Non, je ne crois pas, c'est le petit coup de déprime qui arrive tous les ans à la même époque, dans chaque maison, dans chaque village.... La vie continue bien sûr, mais sans étincelle, sans lumière excessive, sans paquet-cadeau à ouvrir, la vie normale en quelque sorte. Le week-end dernier, avec Nanou et notre fille Justine, nous sommes allés à Paris participer un peu aux grandes soldes...un dernier petit coup de baguette magique pour nous faire croire encore un peu au Père Noël. Sur place, deux petits films se sont gravés dans ma mémoire :

Le premier se déroule en remontant l'Avenue Georges V, nous déambulons, tranquilles, nous regardons les vitrines des magasins de luxe, le front collé contre la vitre, plus nous marchions, plus nous regardions, plus nous nous sentions pauvres.

Et puis, nous sommes passés dans la quatrième dimension : Des Rolls rutilantes étaient garées à touche-touche, chacune d'elles avait son chauffeur qui attendait son « maître »... nous passions devant le Palace Georges V. Notre premier réflexe fut de marquer le pas, puis de reculer. Notre verbe, un peu haut, s'était tu, avait laissé place au murmure. Nous n'étions pas à notre place, ce monde n'était pas le nôtre et ne le serait jamais. Un monde parallèle où le mot argent n'a aucun sens, où le sens des mesures n'utilise pas le même étalon que nous. Même les chauffeurs et les laquais semblaient nous toiser au passage, c'est dire... Il y avait moins de différence entre un SDF et nous qu'entre nous et ce monde là ! (Ce qui est amusant, c'est de penser qu'une personne qui passe d'un palace à un autre tout au long de l'année peut s'appeler aussi un SDF, au sens premier du terme.)

Le deuxième se passe dans le métro. Si les Parisiens ont la particularité de ne pas voir et de ne pas entendre ce qui se passe autour d'eux, ce n'est pas le cas de nous autres, les Provinciaux. Nous étions tout près de deux jeunes types un peu banlieusards, leur utilisation particulière de la langue française nous le confirmant. Un autre personnage haut en couleur monta dans notre rame et scanda d'une voix parfaitement monocorde un texte appris par cœur : « Une petite pièce, une pièce d'un euro, me permettrait de manger et de dormir au chaud cette nuit. Merci à l'avance de votre gentillesse. » Une de nos deux « racailles » dit à l'autre « T'entends l'autbouffon, il va pas nous raconter sa vie ! » Puis d'enchaîner « Putain j'ai pas de monnaie, je lui aurais donné une pièce ! J'ai qu'un billet de 5 euros, je vais pas lui donner ça quand même, j'bosse pas pour les autres ! » J'étais simplement observateur, mais je suis persuadé que si ce jeune avait eu quelques pièces, il aurait donné sans problème à ce nécessiteux. La morale de cette histoire : Je me sens le plus proche de qui à votre avis ? Et j'ai même pas parlé des Delogu ! C'est une jolie femme à la crinière rousse, toujours prête à rire, un sens de l'humour à fleur de peau et d'un courage... Une femme super ! Son mari Stéphane ? Ouais...sympa ! **Alain LELARD**

Ami - *personne avec qui on est lié d'une affection réciproque* - que signifie encore ce mot de nos jours. Il a pourtant une belle définition. Et vous ? Comment l'interprétez-vous ? Cela a-t-il encore une grande importance à vos yeux ? Amitié sincère ou amitié de pacotille ? Voilà une belle question à méditer en ce début d'année. Tout comme dans le Petit Prince de Saint Exupéry, quoi de plus beau que d'avoir un ami sincère sur lequel on peut compter dans le bonheur ou les tourments de la vie. J'aimerais d'ailleurs retourner un peu dans le temps. Les plus anciens d'entre vous se souviendront des débuts du forum sous sa forme actuelle. Cette formule mise au point par Stéphane n'a cessé de s'améliorer et va encore le faire dans un proche avenir. Le nouveau portail en est la preuve.

Mais saviez-vous qu'avant cette nouvelle mouture mise en place depuis près de cinq ans maintenant, une autre formule avait existé. C'était au temps des balbutiements de la toile. Stéphane se trouvait, pour son boulot, quelque part sur une île perdue au milieu de l'océan. Le temps y était toujours beau et je me souviens très bien que ce bougre de Delogu ne perdait pas une occasion pour nous taquiner lorsque - en plein hiver - nous grelottions sous nos latitudes peu clémentes pendant que monsieur piquait une tête dans l'eau bleue d'un magnifique lagon. C'était le temps des pionniers, des connexions lentes et des PC poussifs mais déjà à l'époque une franche camaraderie était née entre-nous. De cette camaraderie est né un groupe d'amis, une grande famille, passionnés d'Histoire et conscients du Devoir de Mémoire. Cette Passion et ce Devoir nous nous efforçons de le transmettre au travers des différents sujets du forum. Qui n'avance pas recule dit-on. Et bien je puis vous dire que ces paroles ne sont pas de mise sur le "Forum le monde en guerre " Le nombre d'inscrits ne cesse de croître et ce n'est certes pas terminé, ceci est bien la preuve que ce forum devient incontournable.

Le Mag 44 devenu l'Histomag'44 depuis peu, est une réalisation unique, que beaucoup nous envient. Les "Journées du Forum " devenues "Les Journées Robert Lelard " en hommage à l'un de nos plus fidèles contributeurs, n'ont pas leur pareil. L'aventure n'est pas finie, elle ne fait que commencer... Eh bien oui, elle ne fait que commencer cette aventure, nous ne pouvions pas clore cet édito sans suivre les traces de Jacques Cartier et prendre la direction du Canada chez notre ami Eric, qui, je me souviens, avait fait une entrée en fanfare sur le forum, mais qui maintenant tient la position à petits pas. **Prosper VANDENBROUCKE**

Mars 2008 approche à grands pas et ce sera pour moi le moment de me rappeler qu'il y a 4 ans, je faisais mon entrée sur le forum 1939-45 *Le monde en Guerre* fondé par Juin1944, alias Stéphane Delogu. En effet, jusqu'au mois de mars 2004, je n'avais trouvé qu'un forum de jeux vidéos pour discuter de ma passion: l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Mis à part quelques intervenants, les discussions ne volaient pas toujours très haut. Mais après tout, nous n'étions pas au bon endroit pour échanger sur un thème aussi sérieux. C'est pourquoi, lorsque l'un d'eux me fit part d'une découverte sur le web, je m'empressais d'aller y jeter un oeil. Il s'agissait du forum que j'ai mentionné d'entrée de jeu. Malheureusement pour moi, le webmestre possédait une personnalité trop forte et incompatible avec la mienne. Mon instinct me dicta de piétiner un peu mon orgueil car le forum semblait répondre à presque toutes mes attentes. Un bon ami de Stéphane Delogu, monsieur Pierre Chaput, alias Histoquiz, me conseilla d'attendre de connaître un peu mieux l'individu avant de porter jugement sur celui-ci. L'histoire semble avoir donné totalement raison au sage Histoquiz puisque je collabore maintenant activement avec Stéphane sur l'Histomag. Mais qu'est-ce qui peut vous avoir rapproché à ce point ? Me demanderez-vous. C'est simple: la passion, la vraie. Celle qui fait que le désir de perpétuer la mémoire de ceux qui ont combattu pour la liberté, cette passion de l'histoire, nous incite à la communiquer aux plus jeunes. À défaut d'en avoir fait une carrière, je joue maintenant aux historiens amateurs.

Comment ai-je pu changer ma vision du bonhomme aussi radicalement ? Un an après mon entrée sur le forum, j'ai appris que la conjointe de Juin1944, Kathy (Rochambelle), avait convaincu celui-ci qu'un passage en mode réel s'imposait.

Ces fêlés organisaient donc pour une deuxième année consécutive, en 2005, des rencontres à vocation historique sur le sol Normand. Bien sûr, j'avais commencé à apprivoiser la bête et nos échanges étaient devenus cordiaux à défaut d'être amicaux. Mais comment ne pas tomber sous le charme de cette créature prête à ouvrir la porte de sa maison à un canadien errant sous le seul prétexte qu'il partage avec lui une passion commune ? Comment ne pas développer une amitié sincère avec ces gens qui vous font sentir que chez eux vous êtes chez vous ? Nous sommes maintenant devenus des frères et il ne cesse de m'étonner par ses nombreux projets plus audacieux les uns que les autres. Oh ! Je sais ! Des projets, tout le monde peut en avoir, mais le plus difficile, c'est de les mener à terme. Et c'est ce que ce monsieur fait ! Grâce à lui j'ai rencontré une bande de fêlés comme moi, férus d'histoire. C'est avec une partie d'entre eux, mes distingués confrères Philippe Massé (Hilarion), Alain Lelard (Nicki le bousier), et Prosper Vandenbrouke, que j'ai l'honneur de signer cet éditorial spécial en hommage à celui qui est à l'origine de cette belle aventure qu'est l'Histomag'44. **Eric Giguère**

Voilà, le tour du monde est maintenant bouclé et l'équipage monte au poste de bande pour saluer le capitaine du navire et sa moitié qui ne sort que trop rarement de l'ombre. Il convient de se rappeler que trop souvent on ne sait montrer que désapprobation, critique et envie et que l'on passe souvent à côté de choses simples pour encourager et que l'on ne sait plus dire les mots qu' Audie a écrit pour clore sa portion d'éditorial et que certains pourront interpréter comme du lèche-bottisme, mais qui pour nous est une valeur forte : Merci Stéphane ! Philippe MASSE

La presse



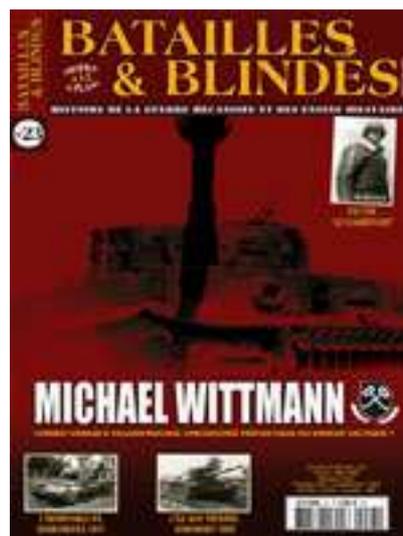
Notre partenaire LIGNE DE FRONT présentera son numéro 9 en kiosque dès le 20 février. Le sommaire proposera les dossiers suivants :

- **Le Troisième front, ou l'incroyable rétablissement de la Wehrmacht en Italie**
- **Opération "Infatuate" - Les commandos français à Walcheren**
- **Les Canadiens en Normandie: Juno Beach, 6 juin 1944**
- **Le Front oublié: La campagne de Birmanie 1942 - 1945**
- **Indochine 1953: Embuscade sur la Route des forêts**

<http://www.ligne-front.com/>



BATAILLES ET BLINDES N°23



Front de l'Est , l'incroyable KV1

Lorsqu'en juin 1941 les Panzer-Divisionen déferlent sur l'Union Soviétique, elles bousculent sans difficultés les unités mécanisées russes mal structurées [...] Pourtant, une fois l'effet de surprise passé, la résistance des Soviétiques se durcit

considérablement. Les équipages de la Panzerwaffe se heurtent alors à des blindés qui surclassent techniquement les leurs. À l'instar de Guderian, les T-34/76 et autres KV-1 contraignent les généraux allemands à revoir leurs a priori sur la prétendue supériorité des machines alignées par le Reich.

Chapeau melon et Coeur d'acier Les improvisations antichars de la Home Guard en 1940

L'évacuation de la poche de Dunkerque marque la fin opérationnelle de la British Expeditionary Force (BEF) sur le continent européen. Si l'opération « Dynamo », qui se déroule du 27 mai au 4 juin 1940, est un succès le prix à payer est néanmoins considérable pour Londres car la totalité des armements lourds, à commencer par les canons antichars, reste sur les plages françaises. Menacés par un projet de débarquement allemand, les Britanniques vont constituer la Home Guard formée d'hommes âgés. Restait alors à les armer...

Wittmann à Villers-Bocage Chevauchée fantastique ou erreur tactique ?

Abteilung 101 prend la direction de la Normandie pour tenter de contribuer au rejet des Alliés à la mer, le SS-Obersturmführer Michael Wittmann possède déjà une solide expérience des combats de chars. Ses exploits sur le Front de l'Est lui ont d'ailleurs valu de recevoir la prestigieuse Ritterkreuz. Enfant chéri de la propagande berlinoise, il est l'un des héros de la Panzerwaffe et du peuple allemand. Chef de char aux méthodes de combat agressives, il a aiguisé son sens tactique sur l'Ostfront en affrontant les T-34 et autres KV-1 de l'Armée Rouge. C'est maintenant contre les Anglo-Américains que l'as va devoir prouver que sa réputation n'est pas usurpée...

Patton le flamboyant

Dire que le parcours militaire de George Patton Junior constitue une véritable légende à jamais associée à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale est une évidence. Si ses frasques et ses excès sont bien connus du public, sa jeunesse et ses débuts de carrière le sont beaucoup moins. Au-delà de l'image d'Épinal d'un officier un tantinet provocateur, bourru voire brutal, très directif et en même temps proche de ses hommes, il convient de réaliser que Patton est un personnage romanesque dont l'existence aura tout été sauf banale !

L'île aux trésors . La bataille de l'île de Damansky

Au cours des années 60, rien ne va plus entre la République Populaire de Chine et l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques qui s'opposent dans d'interminables querelles idéologiques. Les Chinois déplorent la soviétisation dont ils s'estiment être victimes ; l'hégémonisme dont fait preuve le Kremlin ne plaît guère à Pékin.

En réalité, derrière cette opposition entre deux géants se cache une lutte acharnée pour la conquête du leadership politique au sein du « monde communiste ».

AXE ET ALLIÉS N°07



Dossier : **la Nuit des longs couteaux** (30 juin 1934)

Trois articles qui reviennent sur la Saint-Barthélemy allemande et la prise réelle du pouvoir par Hitler :

- ▶ la consolidation du pouvoir
- ▶ l'armée pactise avec Hitler
- ▶ la purge sanglante : le déroulement du massacre

Le Reich et ses alliés orientaux : encerclement stratégique de l'URSS

Fallschirmjäger à l'Est : les combats de Kirowograd (1943-44)

Les écrivains français responsables de la défaite : **la querelle des « mauvais maîtres »**

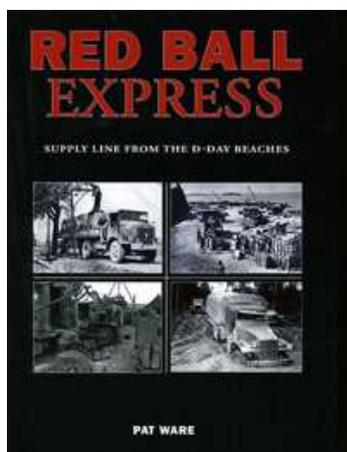
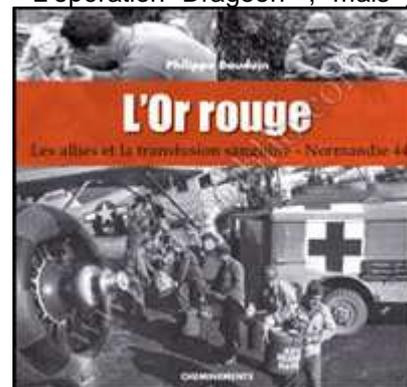
Opération Panzerfaust : Skorzeny frappe en Hongrie

Interview : **Max Gallo** Le célèbre historien revient pour nous sur la Nuit des longs couteaux

Les livres

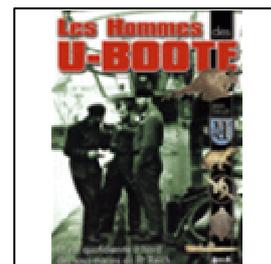
par Philippe MASSE

La fin de l'année 2007 a vu un certain nombre de productions littéraires arriver sur les étagères de vos libraires favoris. Je commencerai donc ce tour d'horizon par les éditions Cheminements situées sur les bords du Thouet dans le hameau de Bron, ces éditions ont à leur carnet de publication un certain nombre de livres très intéressants notamment « Femmes tondues, la diabolisation de la femme en 1944 », « L'opération Dragoon », mais je m'arrêterai sur le livre de Philippe Baudouin « L'or rouge », l'histoire de la transfusion et de la collecte du sang qu'on peut résumer comme suit : « *Au début du siècle dernier, la transfusion sanguine était le geste chirurgical complexe d'un médecin savant isolé dans son laboratoire-hôpital stérile. 40 ans plus tard, des dizaines de milliers d'infirmiers et d'infirmières militaires sous le feu de la ligne de front, des plages humides de Normandie aux fossés boueux du Bocage ou dans des caves d'une ville sinistrée, à la lueur d'une bougie, pratiquaient très simplement, d'un geste presque banal, des transfusions sanguines. Les leçons de la guerre d'Espagne, durant laquelle les républicains créèrent, pour la première fois, une « banque de sang » permettront aux Britanniques, dès 1939, de mettre à la disposition de leurs troupes une succursale de leur Blood Bank à Dieppe. De façon plus pragmatique mais tout aussi efficace, les Américains, dès Pearl Harbor, mobilisèrent leur énergie à traiter les 13 millions de dons de sang recueillis. De la mobilisation, et de la sélection des donneurs, à la détermination des groupes sanguins, en passant par la simple aiguille alimentée par un flacon de sang, une logistique d'exception a été scrupuleusement définie et respectée. La course contre la montre sans rompre la chaîne du froid liée à la très courte durée de vie du sang recueilli, a imposé alors une rigueur à faire pâlir les spécialistes les plus modernes du 5 zéro : délai, défaut, stock. Si on garde en mémoire les immenses progrès de l'aviation, de l'électronique, du nucléaire... on a peut-être tendance à oublier les centaines de milliers de vies sauvées par une simple transfusion pratiquée sur le champ de bataille. Qu'hommage soit ici rendu à tous ceux qui ont permis de rendre efficace la transfusion sanguine ».* **A lire donc sans modération, prix environ 27€**



Restons donc dans la logistique, et profitons de la sortie du livre de Pat Ware « Red Ball express » pour plonger dans l'un des plans les plus audacieux qui va permettre d'essayer de pallier au manque de ravitaillement des armées débarquées. Ce livre en anglais, retrace la genèse, les règles et le fonctionnement de ce complexe processus de ravitaillement, évoluant vers l'est en fonction des territoires libérés par les vingt huit divisions présentes sur le sol français. Cette chaîne de ravitaillement sera le cordon ombilical entre le front et les ports artificiels durant 3 mois. Environ 6000 camions vont participer à cette odyssee, entre les 25 août et 16 novembre 1944, permettant aux fantassins, aux aviateurs et aux blindés d'avoir le ravitaillement suffisant afin de combattre dans des conditions optimums. **Ce livre est en vente sur Amazon pour la somme de 36,71€.**

Pour conclure cette page dédiée aux sorties littéraires, un excellent livre sur les U-Boote écrit par Jean Delize (éditions histoire et collections). Ce livre ne s'attache pas à la construction et à la structure des U-boot. Si beaucoup d'ouvrages s'attachent à définir les techniques de construction, les attaques en meutes et l'histoire des as, personne ne s'est encore attaché à écrire l'histoire des sous marinières. C'est ce que fait Jean Delize en décrivant l'histoire de ces équipages aux différents stades de formation, de l'entraînement et de la maîtrise de ces bâtiments, s'attardant sur la vie quotidienne, sur les postes de combat et sur le maniement des appareils qui permettent au sous marin de naviguer. Il nous fait découvrir ce qu'est l'esprit de corps de cette communauté qui connaîtra bien souvent un destin tragique. **Prix environ 38€**



Musée des blindés de Saumur



De passage à Saumur fin novembre 2007, j'ai eu l'occasion de retourner au musée des blindés que je n'avais pas revisité depuis 3 ans. Bien que le thermomètre indiquait quelques degrés au dessous de zéro, je me suis attardé un peu sur l'exposition, traitant des chars de la première mondiale, qui se trouvaient sous barnum à l'extérieur. Le musée se métamorphose petit à petit, la salle dédiée à la campagne de France est en train d'être restaurée, une fresque rappelant les combats des cadets de Saumur est en cour de réalisation. La salle des canons a évolué avec l'arrivée de l'automobile blindée

« Leonce Vieljeux » en provenance de la Rochelle (voir 39-45 n°249). Une fresque rappelant les actions de la résistance a été réalisée, j'avoue avoir été surpris de voir un résistant avec une mitrailleuse Thomson « tommy gun » en main, beaucoup moins répandu que la Sten. Rien à dire sur le reste du musée si ce n'est que la salle dédiée aux chars Allemands est toujours aussi impressionnante. Prochain rendez vous en mai 2008 pour l'exposition de maquettes qui va s'y dérouler le week-end de Pentecôte. Attention, le musée demande un droit de tirage de 10€ pour faire des photos à l'intérieur. Musée à voir bien sur sans modération. A l'issue, profitez d'être dans le coin pour suivre la route de la bataille des cadets de Saumur et aller vous recueillir à la ferme d'Aunis. Pour y aller c'est très simple vous montez la côte face au musée des blindés, vous parcourez environ 5 kilomètres et vous y êtes.

Le saviez vous ?

par Kareen HEALEY

Les sujets qui apparaissent dans cette rubrique ont été sélectionnés de façon tout à fait subjective, puisque reposant sur un choix personnel. Ceux-ci sont, pour la plupart, issus de monographies écrites par des historiens universitaires réputés et reconnus par la communauté scientifique de l'historiographie internationale ; donc peu discutables dans leur véracité. Ces faits se retrouveront dans ces pages par l'étonnement qu'ils ont suscités chez nous ; soit parce qu'ils balayaient des croyances ancrées depuis longtemps sur le sujet inhérent (comme par exemple le numéro 1 ci-dessous) ; ou encore par leur aspect cocasse.

un

la «

**L'attaque sur Pearl Harbor , le 7 décembre 1941, n'a jamais été filmée.**

C'est John Ford qui a été mandaté pour produire film à l'aide d'effets spéciaux, et de *newsreel*. Coupés, copiés et collés (eh oui ! le « Copier-collé » n'est pas nouveau !!) ça et là sur une nouvelle bande, en intégrant des effets spéciaux ayant été filmés, au préalable, dans les studios de XXth Century Fox ». D'ailleurs, si l'on y prête attention, on peut aisément y voir les ficelles rattachant les « Zéros » japonais, qui bien évidemment, étaient des modèles réduits. Les marins apparaissant dans les films sont de vrais marins, mais cependant transformés en acteurs novices pour l'occasion, et sous supervision d'un réalisateur hollywoodien. Ford dirigeait la branche « *photographie et cinématographie* » de la XXth

Century Fox, qui a été rattachée spécialement à l'OSS (*Office of Strategic Services*, - l'ancêtre de la CIA) pour le temps de la guerre. Comme quoi même les cameramen de l'Armée Américaine n'attendaient pas l'attaque, par ce beau matin d'un dimanche qui allait rester à tout jamais gravé dans les mémoires... Mais visiblement pas sur pellicule !...¹

Nous n'avons jamais vu le débarquement de Normandie sur les plages américaines (Utah, Omaha) dans les images cinématographiques d'époque.

La tâche de filmer les premières heures du débarquement, à l'aube du 6 juin 1944 avait été confiée par le SHAEF (*Supreme Headquarters of Allies Expeditionary Forces*) à Walther Roseblum, du 162^e Signal Photo Company de l'armée des États-Unis. Accompagnant les hommes sur les chalands de débarquements (LCA – *Landing Craft Assault*), Rosenblum avait commencé à filmer dès l'approche de l'armada alliée, ainsi qu'au moment où s'ouvrirent les portes sur lesquelles, déjà, résonnaient les tirs des MG 42 allemandes, qui allaient faucher la vie de plusieurs soldats avant même qu'ils ne mettent le pied dans la Manche. Espérant survivre, Roseblum avait pu filmer la dureté des combats, ceux qui sont tombés, ceux qui ont survécu et ceux qui ont paniqué, réfugiés derrière les « tétraèdres », incapable de bouger.



Quelques heures plus tard, remerciant le ciel de ne pas « être tombé », Roseblum remit son précieux film, tel que convenu, à un responsable désigné d'avance pour la « cueillette » et qui devait les remettre à un Colonel chargé de les ramener à bon port à Londres pour les y faire développer pour la postérité. Cependant, par malchance, les films furent échappés au fond de la Manche pendant l'embarquement du dit Colonel, et cela, en eaux si profondes, qu'il fut tout à fait impossible de les y récupérer. Les seuls témoignages qu'il nous reste du débarquement sur les plages américaines furent les événements filmés par Dick Taylor, soldat de la 1st *Infantry Division* qui, en amateur, a cru bon d'amener sa « ciné-caméra ». Blessé légèrement, il fut ramené en Angleterre et pu ainsi ramener sa pellicule avec lui, en toute sécurité. Cependant, Taylor faisait partie de la seconde vague du débarquement, c'est-à-dire au moment où les têtes de pont étaient établis et les plages, sécurisées²... Raison pour laquelle de tous les films d'archives qu'on nous montre, Overlord peut sembler nous apparaître comme un débarquement au terme d'une croisière, avec peu de soldats, presque ou pas de combats, et surtout, aucun ennemi...



Lorsque les Russes étaient encerclés par les Allemands à Stalingrad ils devaient uriner dans leurs mitrailleuses afin de les faire fonctionner.

Au tout début de la bataille de Stalingrad, les Russes se retrouvèrent encerclés et le ravitaillement se faisait quasi inexistant. Les mitrailleuses automatiques devaient être refroidies à l'eau ; qui se faisait de plus en plus rare. Le peu qui était fourni sur la ligne de Front devait servir à abreuver hommes et chevaux. Or, une directive de l'Etat-major recommandait aux soldats d'uriner dans les réservoirs à eaux de ces armes, qui avaient la fâcheuse tendance à surchauffer rapidement... Comme quoi rien ne se perdait !³

¹ Steven Spielberg, *Shooting War : World War II Combat Cameramen*, documentaire animé par Tom Hanks et présenté par Stephen E. Ambrose.

² Steven Spielberg, *op.cit*

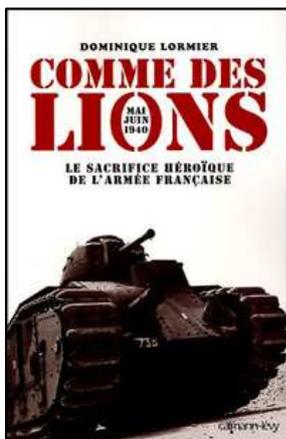
³ Anthony Beevor, *Stalingrad*, pp. 279-280.



Des mannequins ont servi d'appât pour les tireurs embusqués russes contre les Allemands

A Stalingrad, les Russes de la LXII^e Armée ont utilisé deux stratagèmes très payants qui fit beaucoup de victimes chez l'ennemi allemand : la première consistait à creuser une « fausse » tranchée et d'y installer à l'intérieur des leviers pouvant être actionnés à distance par le tireur embusqué, laissant ainsi croire aux soldats de la Wehrmacht que quelques-uns des hommes de Staline désiraient se rendre. Immanquablement, ceux de Hitler sortaient de leur « terrier », ce qui laissait le temps au sniper de les abattre d'une seule balle dans la tête. La seconde ruse utilisait des mannequins improvisés que l'on vêtait de l'uniforme de l'Armée Rouge. Pour le reste, le principe restait le même⁴.

LES RENDEZ VOUS DE L'HISTOIRE AVEC DOMINIQUE LORMIER



Notre grand rendez vous mensuel du forum se déroulera le **jeudi 21 février 2008 à partir de 21 h 00**. L'historien Dominique LORMIER sera notre invité. Ce rendez vous exceptionnel est donc à ne manquer sous aucun prétexte.

COMME DES LIONS ? avec un titre en forme de clin d'œil à l'ouvrage de **Dominique LORMIER**, nous tenterons de dresser un bilan des combats Français en mai et juin 1940. *S'agit-il de la débâcle tant évoquée, ou bien au contraire, l'Armée Française a-t-elle fait mieux que retarder l'avancée Allemande ?* Tout au long de la soirée, vous pourrez débattre avec **Dominique LORMIER**. *Pour de nombreux français, la défaite de 1940, à l'origine du , régime de vichy rime avec débâcle et déshonneur militaire. Dominique Lormier tente de rétablir la vérité sur la résistance héroïque de l'Armée Française. Il suit l'évolution des troupes sur le terrain, dénonce les erreurs du commandement français, en s'appuyant sur de*

nombreux témoignages. Un hommage à retardement mais bien mérité aux oubliés de la guerre. .
<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2>



⁴ A. Beevor, *op.cit.*

LES PETITES HISTOIRES DE L'HISTOIRE

par Alain LELARD



Les aviateurs anglais, hilares, posent devant la prise de guerre peu banale sur l'aéroport de Christchurch.

ILS VOLENT UN AVION AUX ALLEMANDS !

Le 21 avril 1941, deux jeunes aviateurs caennais, Jean Hébert et Denys Boudard, ont dérobé un avion de la Luftwaffe sur l'aéroport de Carpiquet. Ils ont regagné l'Angleterre où ils ont continué le combat dans les Forces françaises aériennes libres. Quelques mois avant sa mort, Denys Boudard a raconté son exploit.

« Je ne suis pas une vedette, seulement un combattant parmi tant d'autres... » Et pourtant ! Le coup réussi en

avril 41 sur l'aéroport de Carpiquet aurait de quoi donner la grosse tête à plus d'un !

Né à Flers, Denys Boudard arrive à Caen en 1937. Mobilisé dans l'armée de l'air avec son copain Jean Hébert, il revient en Normandie après le désastre de 1940. Ils n'avaient qu'une idée en tête : *« Foutre le camp en Angleterre ! »* L'idée fait son chemin lentement mais sûrement, ce ne sera pas par la mer, comme la plupart des combattants de la France Libre, mais par la voie des airs. *« Nous avons cherché des bases aériennes. Comme il était impossible de s'introduire dans celle de Bernay et Evreux, nous nous sommes rabattus sur Carpiquet. Ce n'était pas franchement compliqué d'y entrer... »* Si la première tentative échoue, la seconde sera la bonne.

Equipés de deux combinaisons teintes en noir, les deux pilotes (qui n'ont que 150 H de vol) jettent leur dévolu sur un Bucker bi-plan. *« Il y avait bien un mécano à proximité, mais il a à peine fait attention à nous. Jean s'est installé aux commandes et nous avons décollé sans problème. Jean, qui aimait faire du rase-mottes, est passé au-dessus de la gare de Caen. Il a battu des ailes pour faire signe à un cheminot que nous connaissions pour lui faire comprendre que tout allait bien.*

Après tout, quoi de plus normal qu'un avion décolle sur un aérodrome ?

Après une heure et demie de traversée, le Bucker arrive au-dessus des côtes anglaises. Obligé de faire un peu de saute-mouton par dessus les collines, l'appareil se pose finalement sur l'aérodrome de Christchurch, sous le regard médusé des Anglais. Et pour cause : l'avion arbore la croix gammée et la croix de Malte. Reprenant rapidement leurs esprits, les chefs de la base anglaise envoie un télégramme de remerciement à leurs homologues de l'autre côté de la Manche : *« Ne vous inquiétez pas, l'appareil et les deux pilotes vont bien. Continuez à nous envoyer des appareils neufs. On va gagner la guerre plus vite ! »* Denys Boudard ne l'apprendra en fait que 54 ans plus tard, par hasard, en rencontrant Hugo Dietrich, mécanicien de l'armée allemande sur l'aéroport de Carpiquet. *« Cette traversée, mise à part les émotions du décollage, s'est effectuée tout à fait normalement, bénéficiant, il est vrai, de la faveur des dieux. C'est ainsi que nous avons pu offrir à sa très gracieuse majesté, cette prise de guerre, concrétisant la coutume normande de ne pas arriver chez un voisin les mains vides... »*

Très affecté par la disparition tragique de son ami Jean Hébert en 1943*, Denys Boudard participe à la bataille de Normandie. Le 13 juin 1944, il se pose pour la première fois sur le sol de France enfin libéré, à Sainte-Croix-sur-mer, *« après 3 ans et 45 jours d'exil ! »* Il poursuit sa carrière militaire au centre d'essai de Bretigny-sur-Orge. Il pilote des avions modernes mais n'en garde pas moins la nostalgie du Spitfire : *« Cet avion, c'était un véritable chef-d'œuvre ! »*

*Le sergent-chef Jean Hébert est tué par erreur le 9 juin 1943, alors qu'il effectue son dernier vol de fin de stage sur un avion d'entraînement de l'École de l'air de la RAF. Volant à quelques encablures de la plage de Scarborough, avec son « Miles Master FW MKII », il est intercepté et abattu par une patrouille de Spitfire qui le confond avec un Raider allemand type FW190. Le lendemain, la mer restitue son corps revêtu de l'uniforme français, ainsi que quelques débris d'avion. Il est inhumé dans le petit cimetière d'Harrogate où les honneurs militaires lui sont rendus. Cette dramatique méprise interdisait, à l'époque, tout rapport officiel. Les faits ont été confirmés 55 ans plus tard par l'air-vice marshall sir Johnnie Johnson lors d'une de ses dernières visites en Normandie.

Source : L'ACTION REPUBLICAINE Juillet 2007

UNE NOUVEAUTE EN NORMANDIE LA DDAY ACADEMY

par Alain LELARD

UN MUSÉE SUR ROUES !



Pendant de longues années conservateur du Musée Mémorial de Bayeux et propriétaire d'une collection exceptionnelle, Jean Pierre Benamou vient de mettre sur pieds un concept totalement nouveau : un musée vivant où les visiteurs entreront dans l'histoire de la Bataille de Normandie tout en découvrant véhicules, uniformes, armes, matériels et nourriture, accompagnés et guidés par des historiens spécialisés. La D.Day Academy, association loi 1901, s'impose comme un véritable musée à ciel ouvert.

Courant novembre 2007, le Dr Jean-Pierre Benamou nous a présenté son Association : « D-DAY ACADEMY ». Le concept ? Un musée sur roues où vous n'allez plus au musée...C'est lui qui

vient à vous ! Les véhicules et les objets de l'époque pour mieux vous faire sentir ce qu'a été la Bataille de Normandie. Vous parcourez tous les sites du champ de bataille de Normandie sur roues et chenilles. Vous

bénéficiez des commentaires des meilleurs spécialistes internationaux qui sauront répondre à toutes vos questions. C'est un concept culturel vivant d'enseignement de l'histoire de l'année 1944, année où les sciences et techniques mises à profit par les Forces alliées ont permis les débarquements de libération en Europe occidentale.

La D-DAY Academy est le complément qui manquait à la visite des sites et musées du Débarquement de



Normandie. Elle permet de mieux comprendre qui étaient ces jeunes gens de 1944 en uniforme, quel était leur quotidien dans un environnement sociologique et technologique militaire dont nous avons préservé la réalité par l'objet. Le visiteur, en se servant de ses cinq sens, découvre de façon originale et éducative ce qui permit la victoire des alliés contre les forces de l'axe.



Ci contre : Jean Pierre Benamou, fondateur de la D.day Academy

La D-Day Academy se projette sur les sites historiques de la Bataille de Normandie avec les moyens originaux d'un musée mobile de plein air. Grâce à ce concept novateur, la Normandie historique est réunifiée en un seul grand musée. Concept Excursion à la carte pour une expérience unique de découvertes et d'aventures sur les traces d'un passé proche, dramatique mais glorieux : celui du plus grand engagement humain du XXe siècle, le Débarquement et la Bataille de Normandie, du 5 juin au

24 août 1944.

Revivez l'histoire comme si vous y étiez en vous déplaçant en véhicule d'époque sécurisé, chewing-gum, barres chocolatées et boissons nés avant-guerre à disposition, en écoutant messages et musiques de juin 44 distillés par les haut-parleurs d'époque. Pouvoir toucher, soupeser, essayer les équipements vus dans les vitrines des musées mais rarement mis à disposition du public. Feuilletter un magazine, une bible ou une BD 1944, sentir les parfums des années 40 et déjeuner à la ferme avec un menu du terroir normand.



L'Académie est parrainée par l'association britannique des Vétérans de Normandie et soutenue par des amicales régimentaires américaines et canadiennes. **Localisation de l'Académie** : en France, en Basse-Normandie, Calvados, commune de Longues sur mer. Elle domine le site de la batterie d'artillerie côtière allemande, témoin unique du Mur de l'Atlantique de 1944, et jouxte l'ancien aérodrome britannique B11 de la Royal Air Force. Forme juridique, Association à but non lucratif (loi de 1901).

Pour toute information complémentaire : <http://www.ddaca.com/>

Dr Jean-Pierre BENAMOU

Tél. : 06 63 83 51 90

<mailto:benamou.jp@wanadoo.fr>

OSKAR GRÖNING

par Eric GIGUERE

Oskar Gröning est né en 1921. Il est l'un des rares SS gardiens de camps toujours en vie de nos jours. Son père était un membre des *Stahlhelm*, groupe paramilitaire allemand qui dénonçait le Traité de Versailles et qui croyait fermement à la thèse du "coup de poignard dans le dos" dont le parti nazi allait amplement se servir aux fins de sa propagande. Discipline, obéissance, autorité sont les valeurs qui lui sont inculquées dans sa jeunesse. Il n'a que 4 ans quand sa mère décède. En 1933, à l'âge de 12 ans, il fait déjà partie d'une branche du *Stahlhelm* version jeunesse et l'uniforme le fascine.



Dans un «enthousiasme spontané», **Gröning** se porte volontaire en 1940. Il ne veut pas «être le dernier à rejoindre la partie». Il croit en **Adolf Hitler** et **Josef Goebbels**. Il est certain que c'est le devoir du peuple allemand de détruire le Judaïsme. La propagande l'a convaincu que ce sont les Juifs qui sont responsables de la défaite de 1918 et il souhaite fermement la victoire de son pays dans ce nouveau conflit mondial: «Nous étions convaincus que nous avons été trahis par le monde entier, et qu'il existait un vaste complot juif dirigé contre nous.» Pendant 2 ans, il est affecté à des tâches administratives, au service de la paye. En octobre 1942, on lui assigne de

nouvelles tâches. Un officier lui fait savoir que ses fonctions sont d'une importance capitale pour le peuple allemand et la victoire finale. Il lui rappelle également son serment: "Mon honneur est fidélité". On lui dit alors que jamais il ne devra révéler la nature de sa nouvelle assignation à qui que ce soit aussi longtemps qu'il vivra.

Il n'a que 21 ans quand il arrive à Auschwitz. Il fait savoir à ses supérieurs qu'il a une formation dans le domaine bancaire. Il est donc placé en charge du tri et de la comptabilisation des différentes espèces confisquées aux Juifs d'Europe qui sont amenés à Auschwitz afin de les acheminer vers Berlin. **Oskar Gröning** est donc au courant du gazage des Juifs. Deux mois après son arrivée, vu le nombre toujours grandissant de déportés vers le camp, on lui assigne de nouvelles tâches. Le caporal SS doit maintenant surveiller les biens des déportés pour éviter le pillage. Dès le premier jour, il est témoin d'un geste barbare. Un bébé abandonné qui pleure depuis un certain temps est attrapé par les jambes et tiré ainsi vers un camion. Le gardien qui n'en peut plus de l'entendre gémir lui frappe la tête contre la paroi métallique du camion jusqu'à ce qu'il obtienne le silence. Suite à cette expérience, il demandera une mutation qui lui sera refusée. Il croit que les excès commis par certains sont inacceptables mais demeure néanmoins convaincu de la légitimité de l'extermination. À propos des enfants: «Les enfants n'étaient pas nos ennemis. L'ennemi, c'était le sang qui coulait dans leurs veines. Le danger, c'était qu'ils deviennent des Juifs capables de nous nuire. C'est pour ça que les enfants devaient être éliminés.»



À Auschwitz, il mange bien, travaille consciencieusement et dort bien. Il fait même partie d'un petit club sportif pour passer le temps. Somme toute, la vie est confortable pour lui au camp d'extermination. Ne regrette-t-il pas de n'avoir pensé qu'à son propre confort pendant que des milliers de gens mouraient ? «Absolument pas ! C'était chacun pour soi. Plein de gens sont morts pendant la guerre, pas seulement des Juifs... Si j'avais pensé à tout ça, je n'aurais pas pu vivre une minute de plus.»

Une nuit, il est réveillé par le bruit des sifflets: une tentative d'évasion. Alors qu'il s'affaire à retrouver les fugitifs, il arrive devant une ferme où s'alignent des corps inanimés sur le sol. Il voit des êtres humains dénudés qui entrent dans les bâtiments et un officier qui verrouille la porte derrière eux. Le SS enfle un masque à gaz et déverse le contenu d'une boîte dans une ouverture en forme d'écouille. **Oskar Gröning** entend par la suite des hurlements de terreur qui se fondent en un grondement de tonnerre pour se changer progressivement en petits cris étouffés et laisser peu à peu place au silence total.

En retournant vers les baraques avec un autre homme, ce dernier lui dit connaître un raccourci et le fait passer par le lieu de crémation des victimes où il sera témoin de la rigidité des corps et des sons bizarres émis par les cadavres en combustion. Après avoir essuyé quelques refus suite à ses demandes de mutation, on l'envoie finalement rejoindre une unité au front pendant l'offensive des Ardennes en 1944. Sa guerre se termine à la frontière germano-danoise où il est fait prisonnier par les Alliés. Il s'abstient de parler de son travail au camp d'extermination car «*je savais bien que mes liens avec Auschwitz me causeraient des ennuis. Alors quand on m'interrogeait, je ne disais pas que j'y avais travaillé. Évidemment, nous savions que ce qui s'était passé là-bas n'était pas nécessairement conforme aux Droits de l'Homme.*» Il est envoyé dans un ancien camp de concentration nazi jusqu'en 1946, puis dans un camp de prisonniers allemands de Grande-Bretagne d'où on le libère en 1948. Il ne sera jamais inquiété par la justice des hommes après son retour.

Il considère cependant que la justice de Dieu n'en a pas fini avec lui. Devant l'Être Suprême, il veut libérer sa conscience, mais de quoi ? Est-il coupable ? «*La culpabilité repose sur des actions et, puisque je n'ai pas été impliqué directement dans ces actions, je ne crois pas que je sois coupable.*» Il ne se considère pas bourreau, mais



est-il complice ? «*Je ne sais pas. J'évite de me poser la question; ça me trouble. Complice signifierait presque trop pour moi. Je décrirais plutôt mon rôle comme une petite dent dans l'engrenage. Si vous considérez cela comme de la culpabilité, alors je suis coupable, mais involontairement. Au point de vue légal, je suis innocent.*» Et moralement ? «*Selon les principes chrétiens, les Dix Commandements, celui qui dit "Tu ne tueras point": être complice en est déjà une violation. Mais ceci amène une autre question: Est-ce que mes actions font de moi un complice de meurtre ?*» Toutes ces questions le hantent puisqu'il n'arrive pas à trouver une réponse. Il a pourtant exercé une fonction dans un système dont le but premier était d'exterminer des gens. «*Laissez-moi vous exposez les choses différemment: Je me sens coupable face au peuple juif, coupable d'avoir fait partie d'un groupe qui a commis*

des crimes, sans en avoir été un exécutant moi-même. Je demande pardon au peuple juif. Je demande à Dieu de m'accorder son pardon.» Lors du tournage d'un documentaire auquel il a accepté de participer, la **BBC** lui pose quelques questions dont celle-ci:

BBC - «*N'est-ce pas injuste que les victimes continuent de souffrir alors que quelqu'un comme vous, qui a été impliqué dans une entreprise d'extermination, s'en tire aussi bien ?*»

O. G. - «*C'est comme ça, c'est la vie. Est-ce que je dois me mortifier et vivre de charité en mangeant des racines le restant de mes jours comme dans l'opéra Tannhäuser, simplement parce que j'ai appartenu à cette organisation ? Je ne crois pas que ce soit la solution. Quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve, chacun est libre de faire son possible pour essayer de s'en sortir.*»

Il a accepté de briser le silence sur son passé pour s'affranchir, mais une autre motivation encore plus forte l'a poussé à remuer ses vieux souvenirs. Après la guerre, alors qu'il est devenu un citoyen ordinaire de classe moyenne, il adopte la philatélie comme passe-temps. En 1985, il participe à une réunion annuelle de son club et discute de politique avec un autre collectionneur de timbres. L'homme en question trouve inacceptable qu'on punisse les négationnistes de l'holocauste puisque tout ça n'a jamais existé. Il prête ensuite à **Gröning** le livre «*Die Auschwitz-Lüge* » (*Le mensonge d'Auschwitz*) de l'auteur nazi **Thies Christophersen**. **Gröning** le retourne à son propriétaire après y avoir ajouté des notes de son cru : «*J'ai tout vu. Les chambres à gaz, les crémations, le processus de sélection. Un million et demi de Juifs ont été assassinés à Auschwitz. J'y étais.*» Après avoir vu ses remarques reprises dans une publication néo-nazie, il rompt le silence et accepte sa tâche comme une mission. Devant les caméras de la **BBC**, l'octogénaire confie: «*Il est de mon devoir aujourd'hui, à mon âge, de regarder en face toutes ces choses que j'ai vécues, et de m'opposer à ceux qui nient la réalité de l'holocauste, et qui disent qu'il ne s'est rien passé à Auschwitz. C'est pour ça que je suis ici aujourd'hui. Je veux dire à ces gens-là: j'ai vu les fours crématoires, j'ai vu les fosses où on brûlait les corps. Je veux que vous sachiez que ces atrocités ont bien eu lieu. J'y étais.*»

Sources:

Docu-Fiction *Auschwitz* sur la chaîne **Historia**

<http://www.spiegel.de/international/spiegel/0,1518,355188,00.html> (magazine Spiegel en ligne), article de **Matthias Geyer**

LA GOLDEN LION AU COMBAT

Par Jean Christophe LANGHENDRIES
Frédéric DUMONS et Henri ROGISTER

Note du traducteur : J'ai entrepris ce travail pour mettre à la portée d'un public francophone le plus large possible un document par lequel un officier vivant, de l'intérieur, décrit ce qui s'est passé dans une unité de terrain de la 106^{ème} Division d'Infanterie, secteur Saint Vith. Il s'agit d'un témoignage de première main, donné, en fait par le fils du Commandant de la Division : le Général Alan W. JONES . Jean Christophe LANGHENDRIES

Opérations du 423^{ème} Régiment d'Infanterie de la 106^{ème} Division d'infanterie à proximité de Schönberg, (Allemagne) Pendant la bataille d'Ardennes (bataille du Saillant) : 16-19 décembre 1944 Campagne Ardennes-Alsace

Des notes personnelles du Colonel Alors Capitaine Alan W. Jones, Jr. Officier S 3 du 1er bataillon, du 423ème Régiment de la 106ème, Division d'infanterie durant la 2° GM

Etat Major de l'Ecole d'Infanterie . Fort Benning – Géorgie 1949-1950

Cours de formation avancé d'infanterie

Expériences personnelles d'un officier d'opérations S 3 de bataillon

Type d'opération décrit : Régiment d'Infanterie en défense, cerné et tentant de briser l'encerclement

Perfectionnement d'Officiers d'Infanterie de Première Classe

ORIENTATION

Introduction

En octobre 1944 les forces alliées en Europe de l'ouest qui avaient envahie la France ont été généralement retenues le long de la frontière occidentale de l'Allemagne (voir la note sur la carte « A », cette carte est une vue globale de la Belgique, du Luxembourg et de l'Allemagne occidentale).



La rapidité de l'avance à travers la France et le front étendu en résultant, confinant aux limites de l'appui logistique, avaient rapidement réduit l'impulsion de l'avance. Le problème de l'approvisionnement s'accroissant, l'avance massive était devenue impossible et le front se stabilisa. Conscients qu'ils étaient en positions de défenses fixes le long de la frontière allemande, la conception d'un assaut à grande échelle était devenue nécessaire et à cette fin des efforts importants furent ordonnés. Cependant, les commandants alliés, déterminés à maintenir l'initiative, et poursuivre l'offensive en l'Allemagne le plus tôt

possible, ont lancé des séries d'attaques limitées, préliminaires aux opérations qui devaient signifier la destruction finale de toutes les forces allemandes à l'ouest du Rhin. Tout en maintenant une pression implacable sur l'ennemi, des difficultés d'approvisionnement devaient être résolues, le regroupement a dû être accompli et des unités ont dû être reconstituées.

A la mi octobre, le commandant suprême décida que dès novembre la 1^{ère} Armée US devait avancer sur Köln (Cologne) depuis la région d'Aachen (Aix-la-Chapelle), tandis que la 3^{ème} Armée frapperait sur la région vitale de la Sarre. Pour continuer une offensive soutenue, en maintenant un front de plus de 800 kilomètres, il était nécessaire de concentrer les forces disponibles, en réduisant au minimum les forces qui tenaient des positions relativement statiques.

Le plus grand de ces secteurs était la partie de la 1^{ère} Armée US, s'étirant de la région des Ardennes de Monschau (Montjoie) à Trier (Trèves), une distance de plus ou moins 120 kilomètres tenue par VIII^{ème} Corps.

La situation générale de ce front

Le 6 décembre 1944, la 1^{ère} Armée US donna des directives pour la suite de son offensive afin de s'emparer des barrages de la Roer, dont la possession était essentielle avant que l'attaque puisse profitablement se poursuivre vers Cologne (voir carte A) Le VIII^{ème} Corps, sur le flanc ennemi Sud, devait poursuivre ses missions précédentes de défense agressive dans la zone du Corps et être prêt à avancer sur Koblenz sur ordre de la 1^{ère} Armée quand l'attaque principale aurait progressée suffisamment pour diminuer la résistance sur le front du VIII^{ème} Corps. La 106^{ème} Division d'Infanterie nouvellement arrivée devait relever la 2^{ème} Division d'Infanterie sur le front du VIII^{ème} Corps, libérant ainsi cette dernière pour le V^{ème} Corps, au nord, pour aider l'attaque de la 1^{ère} Armée.

Du nord au sud, le front du VIII^{ème} Corps, au 12 décembre, était tenu par les 106^{ème} Division d'Infanterie, la 28^{ème} Division d'Infanterie, la 9^{ème} Division Blindée (moins les « Combat Command » B et R) et la 4^{ème} Division d'Infanterie. La réserve du Corps était composée du « Combat Command » R, de la 9^{ème} Division Blindée et de quatre bataillons du Génie de combat (voir la carte B). Cette carte montre une vue globale de la région du VIII^{ème} Corps.

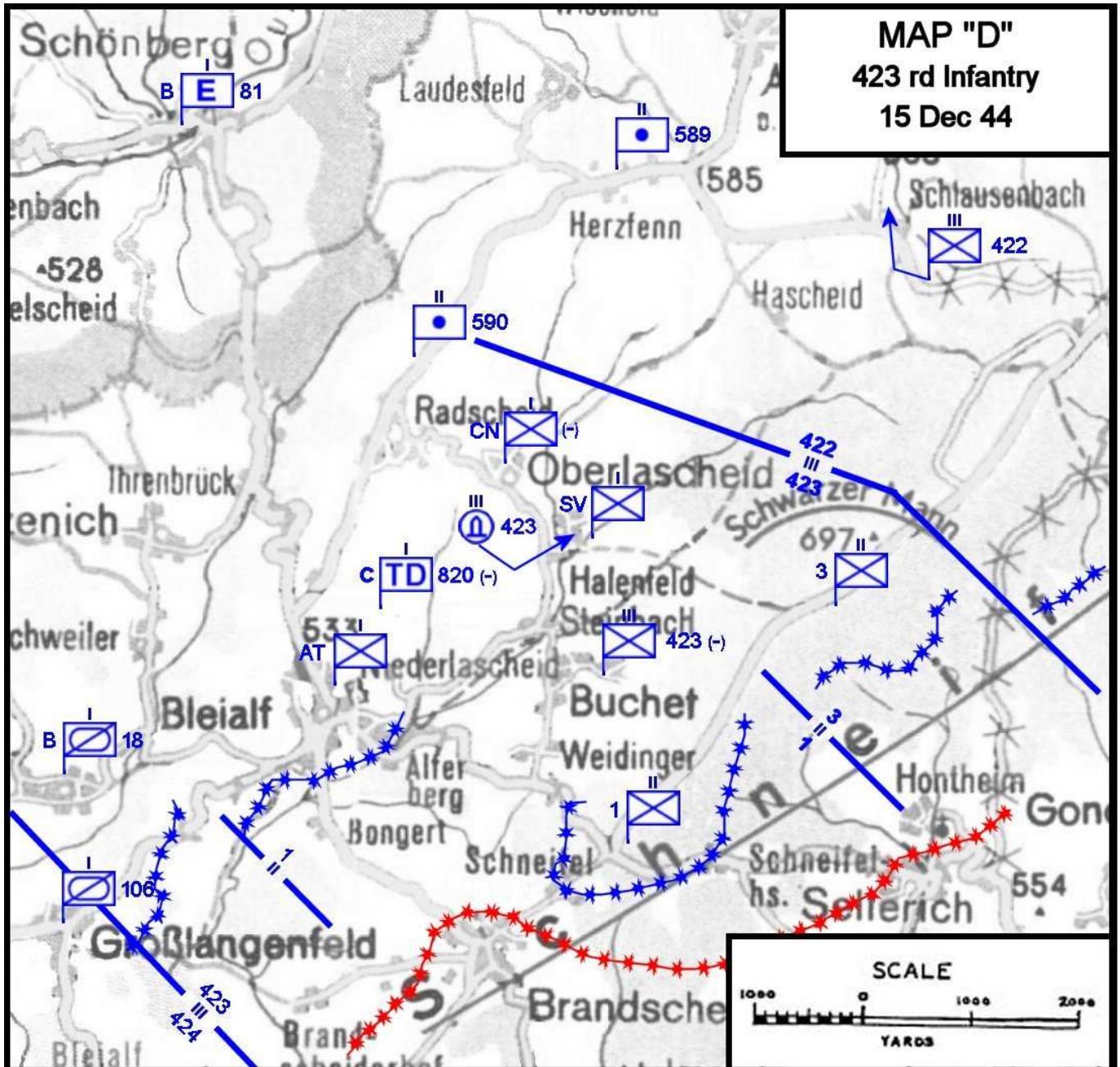
La région des Ardennes par laquelle se prolongeait le front du VIII^{ème} Corps était caractérisée par un terrain rugueux et difficile. Les plateaux élevés, entrecoupés de nombreuses vallées profondes et couverts par de nombreux secteurs fortement boisés, augmentaient les difficultés des mouvements tactiques à grande échelle, alors qu'un réseau routier restreint créait, pour l'approvisionnement des défenseurs et les axes d'avance des attaquants, un problème majeur. Deux carrefours vitaux réglementaient le réseau routier nécessaire pour des opérations à grande échelle dans la région : Saint-Vith dans la partie nord et Bastogne aux sud du secteur du Corps. La neige, le verglas et la pluie ajoutaient aux problèmes d'entretien des routes étroites, et rendaient le mouvement presque impossible dans tout le secteur.

Les approvisionnements de toutes catégories étaient généralement convenables jusqu'à la mi-décembre avec quelques exceptions notables. L'approvisionnement en vêtements de combat d'hiver était limité, voire inexistant, mais de nécessité criante. Les munitions étaient étroitement contrôlées, en particulier celles des mortiers de 81mm, des obusiers de 105mm et de 155mm, et des 75mm anti-chars. Elles ont été limitées dans la distribution et limitées en service.

Faisant face au VIII^{ème} Corps, se trouvaient des divisions allemandes de Volksgrenadier : la 18^{ème} Division d'Infanterie au Nord du Corps, les 62^{ème}, 352^{ème} et 212^{ème} au Sud. En général, ces unités avaient été regroupées ou reformées en octobre et renforcées en personnel à partir des unités navales et aériennes aussi bien qu'avec des hommes plus âgés et ceux avec des « défauts physiques ». Tenant la ligne Siegfried, à l'exception de la section suivant la crête du Schnee Eifel, ces divisions étaient dans de solides, et bien construites, positions de défense permanentes. Protégé contre l'hiver rigoureux par des blockhaus, les troupes étaient en bonne condition physique ; bien que n'étant pas parmi les meilleures, leur moral était bon.



A partir de l'Est, deux itinéraires principaux entraient dans la zone, et convergeaient vers Saint-Vith où se trouvait l'Etat Major de la Division ; un venant du nord du Schnee Eifel et descendant dans la Vallée de l'Our, l'autre au sud du Schnee Eifel.



SITUATION du 423^{ème} Régiment d'Infanterie (1.000 Yards = 914.4 m)

Le 11 décembre à 16h00, le 423^{ème} Régiment d'Infanterie, moins un bataillon, avait terminé la relève du 38^{ème} d'infanterie de la 2^{ème} Division et le transfert de la responsabilité de la défense du secteur. Ont été attachées au régiment : la « Troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie de Reconnaissance et la Cie « C » du 331^{ème} Bataillon Médical. La Cie « C » du 820^{ème} Bataillon de Chasseur de Chars, moins une section, la Cie « B » du 81^{ème} Bataillon de Génie de Combat et le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne étaient en appui direct.

Tenant la moitié méridionale du Schnee Eifel à l'intérieur des lignes de la division, le 3^{ème} bataillon à gauche du régiment et du 1^{er} bataillon, enroulé autour de la pointe méridionale de la crête, étaient en positions relativement fortes. Le secteur au long des deux côtés de la crête, dans la zone du 1^{er} bataillon, était sous observation ennemie, le camouflage était bon, les blockhaus étaient suffisamment nombreux pour permettre leur utilisation comme postes de commandement d'unités subalternes, pelotons (sections) inclus (es), et les axes d'observation et de tirs étaient relativement bons.

De la droite du 1^{er} bataillon jusqu'aux environs de Bleialf la ligne reculait sur 1370 mètres vers l'arrière, l'ouest laissant une trouée diagonale d'environ 1800 mètres. Les positions de défense continuaient au Sud sur 3 kilomètres, le long des collines, juste à l'ouest de l'Alf. La compagnie Antichar, avec une section de la Cie d'artillerie, et un peloton de fantassin du 3^{ème} bataillon tenaient la ligne de Bleialf, le tunnel ferroviaire inclus; tous les hommes défendant la zone comme fantassins. La « Troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie, prolongeait le front jusqu'à la frontière régimentaire droite. Ces troupes étaient organisées en bataillon provisoire sous les ordres du commandant de la compagnie antichar. La Compagnie « C » du 820^{ème} Tank Destroyer Bataillon était dans le secteur du bataillon provisoire. Les éléments de la Compagnie de Services et de la Compagnie de PC régimentaire étaient en réserve régimentaire. À la garnison, un front d'un peu moins de 10 kilomètres de profondeur, de positions de défense du secteur régimentaire, avait été sacrifié. A gauche le contact était maintenu, par des patrouilles, avec le 422^{ème} Régiment d'Infanterie et, par des patrouilles également, du côté droit avec la 106^{ème} Troupe de reconnaissance, attachée au 424^{ème} Régiment d'Infanterie, occupant Grosslangenfeld.

Les liaisons téléphoniques par fils existaient vers toutes les unités subalternes, jusqu'aux compagnies, et des lignes latérales avaient été tirées entre les régiments. Bien que deux canaux existaient entre la division et les P.C. régimentaires, ces deux lignes étaient d'un simple câble ; il n'y avait pas non plus de lignes alternatives entre les autres unités. De même, la communication par Télex était disponible à la division. Le silence radio était maintenu dans toutes les unités. Des radios avaient été distribuées à toutes les unités en Angleterre, mais le silence radio ayant été imposé sans interruption, aucune fenêtre de calibrage ou test ne s'était trouvée disponible, à l'exception de celles qui pouvaient être faites sans opération radio réelle.

Les approvisionnements, de classe I et III, étaient normaux et proportionnés bien que seul un important manque de vêtements de combat d'hiver, précédemment mentionné, se faisait sentir aussi dans les articles de la classe II et IV. Le taux d'approvisionnement disponible en munitions par arme et par jour était : 81mm : 8 obus ; 105 mm (pour les obusiers de la Compagnie d'artillerie) : 5 obus ; 105 mm (pour des obusiers d'artillerie) : 42 obus et pour les 75 mm (Antichars) : 15 obus. A l'exception des munitions d'artillerie, seulement la moitié de cet approvisionnement quotidien disponible était autorisée à l'usage ; l'autre moitié demeurait sous le contrôle régimentaire, chargée sur des véhicules de l'unité et gardée près du point d'approvisionnement de munitions régimentaire. Les autres types de munitions étaient en service sans restriction. Le mouvement rapide du régiment à travers la France et dans les lignes avait eu comme conséquence que les unités montaient en ligne avec moins que les dotations de base, voire sans munitions de mortier ou d'artillerie. Lors de la relève, la 2^{ème} Division avait généreusement détourné, au profit de la 106^{ème} Division, une partie de leurs excédents de stocks; et tout effort avait été fait immédiatement pour compléter les dotations de base en munitions. Le stockage des excédents n'était pas autorisé. Une demande de mines antichar, faite le 14 décembre, entraîna une sèche réponse, du dépôt de ravitaillement de l'armée, indiquant qu'une demande préalable devait être faite 48 heures à l'avance.

Pendant la période du 11 au 15 décembre le temps était froid et humide avec des températures oscillant généralement entre 0 et 5 C°. La neige, le verglas et la pluie sont tombés par intermittence maintenant 15 à 30 cm de neige sur le secteur et rendant les routes à l'arrière presque infranchissables. A ces difficultés, il fallait ajouter un brouillard épais et quotidien qui restait dans les vallées jusque tard dans la matinée. Le jour de sa montée en ligne, le régiment était presque au complet. Son entraînement de plus d'un an et demi avait été rigoureux et complet. Cependant, lors des six mois qui précédèrent le débarquement Outre-Mer, le régiment avait perdu plus de cinquante pour cent de ses fantassins, utilisés pour des remplacements; son dernier envoi de remplaçants fut fait après que le régiment lui-même ait été alerté pour son transfert Outre-Mer. La vacance des postes ainsi libres avait été comblée par des hommes venant d'unités variées, de bons soldats mais sans qualification de fantassins. En dépit de l'inconfort extrême dû au froid, à l'humidité, aux vêtements d'hivers inadéquats et à des positions durables et exposées, le moral restait élevé. C'était un secteur tranquille où les hommes pouvaient apprendre rapidement et sans risque.

Opérations du 423^{ème} Régiment d'Infanterie, 11 au 15 décembre

La relève du 38^{ème} Régiment d'Infanterie, le 11 décembre, bien que faite de jour, fut couverte par le brouillard et accomplie sans incident ou confusion. Toutes les occasions qui se présentaient, étaient immédiatement prises en compte afin de gagner un maximum d'expérience. Les patrouilles étaient actives, bien qu'au début excessivement prudentes. Elles étaient composées d'un maximum d'officiers et d'hommes. Les chefs des petites unités et le personnel étaient rapidement intégrés dans leurs travaux et opérations de routines qui se déroulaient sans à-coup. Des plans détaillés de contre-attaque étaient préparés. Des échanges de tirs mineurs se sont produits, et des tirs de harcèlement étaient fréquemment effectués sur les lignes ennemies. En bref, les activités de routine, d'une unité en position défensive et au contact d'un ennemi sur la défensive, continuaient.

Les commandants, de tous les échelons, étaient insatisfaits des positions de défense qu'ils avaient ordre d'occuper. Une défense en partie basée sur l'appui de chars, le matériel de transmissions supplémentaire et des équipages supplémentaires pour servir les armes, que la 106th Division ne possédait pas.

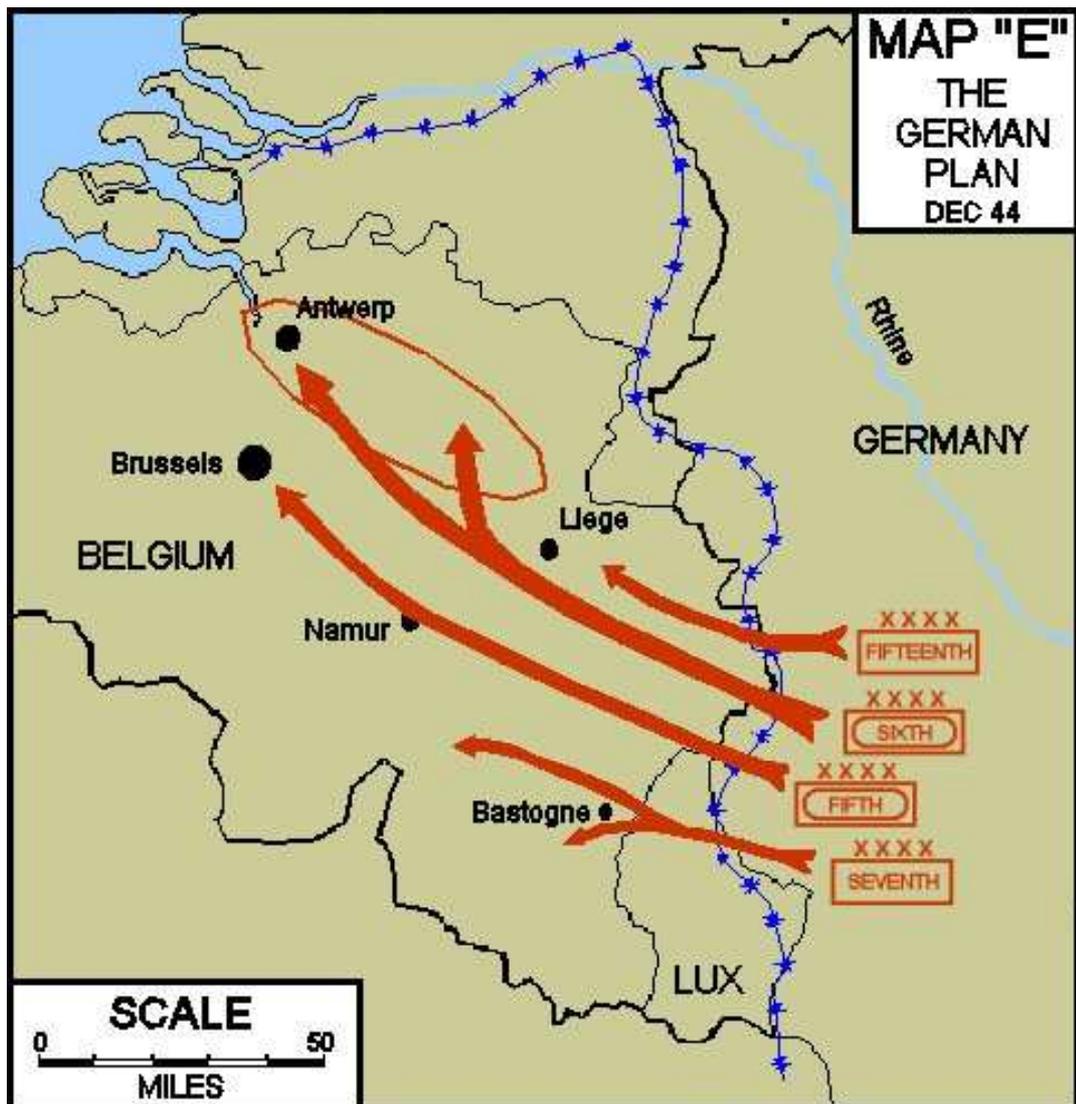
Toutes les démarches furent faites, pour obtenir de l'autorité supérieure les ajustements nécessaires, sans succès ; ceci bien que le 14 décembre la division ait ordonné qu'une liste, par type d'armes additionnelles nécessaires sur les positions d'alors, lui soit soumise".

Pendant cette période, les patrouilles ennemies étaient actives ; chaque nuit une ou plusieurs de celles-ci s'infiltraient au sein de la ligne régimentaire. Des feuillets de propagande ont été trouvés cloués aux arbres dans les secteurs arrière. Les prisonniers, cependant, ne déclaraient aucune nouvelle unité ennemie, et les plus hauts Quartiers Généraux ne semblaient généralement y voir que des activités normales dans tout le secteur. Des mouvements de véhicules chenillés et tractés avaient été rapportés par des patrouilles les nuits des 14 et 15 décembre ; les commentaires reçus du Corps au sujet de ces rapports étaient que les bruits étaient assurément émis par des haut-parleurs ennemis.

[Note du traducteur : Sans y aller voir ! Et pourquoi pas les moissons en retard ou en avance. Ce n'est pas le seul cas de l'espèce, 10 décembre 1944. Le Général Walter M. Robertson, commandant de la 2ème Division d'Infanterie (secteur Nord de Saint Vith), inquiet de mouvements perçus en face de lui, côté allemand, demande une reconnaissance. Troy H. Middleton refuse (Charles B Mc Donald : « Noël 44 – La Bataille d'Ardenne » de p 70 3^{ème} § à p71 1^{er} §]

Le plan allemand de la Contre-offensive

Pendant que les alliés essayaient de surmonter les problèmes logistiques énormes auxquels ils faisaient face durant les mois d'octobre et novembre, l'Armée Allemande, tirant profit du ralentissement provisoire de l'avance alliée, faisait un effort herculéen pour former et entraîner de nouvelles unités, les équiper et les ravitailler pour une offensive colossale prévue afin de couper les forces britanniques de leurs bases, au Nord, et finalement les détruire ou les forcer à un retrait du continent. Pour accomplir ceci, le port principal d'Anvers avait été choisi comme objectif principal

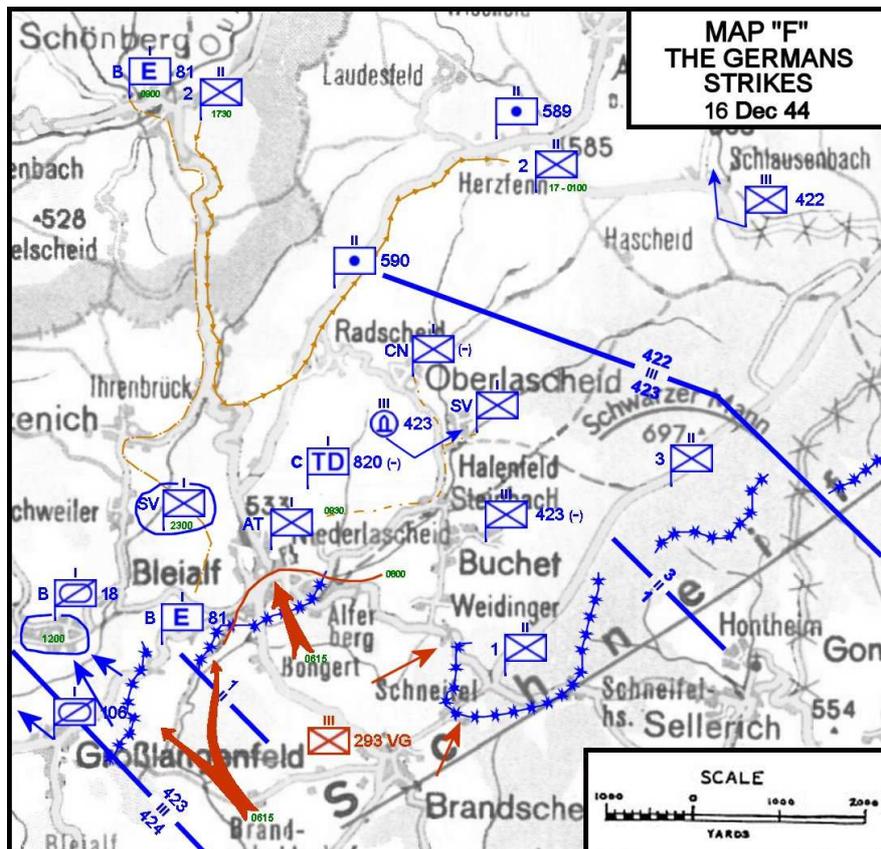


Le plan général était de traverser les forces américaines plus faibles dans les Ardennes, la 6^{ème} Armée de Panzer SS faisant l'effort principal et attaquant vers la Meuse entre Liège et Huy, puis se dirigeant alors vers Anvers. A gauche, la 5^{ème} Armée de Panzer devait foncer plein Nord pour franchir la Meuse à proximité de Namur et pousser vers Bruxelles en protégeant le flanc gauche de l'effort principal. Au nord, la 15^{ème} Armée devait attaquer vers Liège protégeant et aidant l'effort principal fait par la 6^{ème} Armée de Panzer SS. Au sud, la 7^{ème} Armée constituée d'un Corps [Note du traducteur ; La 7^{ème} Armée allemande, aussi décrite comme étant composée de deux corps de deux divisions chacun (Luc DEVOS – Professeur d'Histoire à l'Ecole Royale Militaire Belge) et le site <http://ardennes44.free.fr/page93.html> en donne même 3] devait simuler une attaque de diversion au Grand



Duché de Luxembourg. Pour cette offensive, 24 divisions avec les éléments de soutien, y compris ceux du VII^{ème} Corps, devaient être déployées. L'entraînement, le rééquipement, la concentration dans des zones de rassemblement étaient accomplis dans le plus grand secret, de plus ces mouvements étaient favorisés par le temps couvert et brumeux qui rendit la reconnaissance aérienne impossible, la surprise tactique totale étant ainsi obtenue [Note du traducteur vrai, vu depuis les unités de premières lignes].

Les allemands frappent



Le 16 décembre à 5h30, d'importants tirs d'artillerie, combinés avec des tirs de mortiers et de Nebelwerfer commencèrent à tomber le long du front de la Division. La dernière offensive allemande commençait. L'Etat Major du 423^{ème} Régiment d'Infanterie alerta immédiatement toutes ses unités. A 06h00, les communications téléphoniques avec la Compagnie antichar, la « troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie et le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de campagne étaient hors service. Des réseaux radio étaient ouverts. Des tirs particulièrement importants dans le secteur de la Compagnie des Services et du dépôt de munitions régimentaire à Halenfeld, détruisaient un grand nombre de véhicules et une grande partie des munitions de réserve du Régiment. Pendant que les tirs préparatoires allemands commençaient peu après 6h00, l'infanterie allemande frappait en force le village de Bleialf, poussant la compagnie antichar à retraiter, maison par maison, par le village.

Aidé par la lumière réfléchiée des projecteurs de DCA sur les nuages bas, l'ennemi se déplaçait rapidement dans la pénombre. La résistance opiniâtre de quelques éléments désorganisés de la Compagnie Antichar, soutenue par les barrages d'artillerie pré planifiés et les tirs de la Compagnie d'Artillerie, brisa les attaques répétées de l'infanterie ennemie attaquant vers et dans le village. Simultanément, un autre groupe ennemi faisait mouvement sur le chemin de fer à la droite du régiment et s'infiltrait rapidement entre la Compagnie Antichar et la « Troop B » coupant et détruisant la section de droite de la Compagnie Antichar et rompant le contact entre les deux unités.

A 08h00 l'ennemi tenait la majeure partie de Bleialf ; les lignes téléphoniques restaient inutilisables entre le P.C. régimentaire et le flanc droit; la pression contre la Compagnie antichar semblait inflexible. La Compagnie des Services et la Compagnie d'Artillerie étaient alertées et entraient dans Bleialf à 09h30. Ici, cette force d'environ 100 hommes, tout ce qui étaient disponible, était désignée comme élément de réserve du bataillon. En attendant l'autorisation de la division avait été demandée et accordée au commandant du Régiment afin d'utiliser la compagnie « B », du 81^{ème} Bataillon de Génie de Combat, comme compagnie de fantassins., La compagnie reçut immédiatement l'ordre de faire mouvement de Schönberg à Bleialf. Seulement 70 hommes étaient disponibles. Dès son arrivée, la compagnie lançait seule une attaque contre l'épaulement ouest de la pénétration avec un succès limité avant qu'elle ne soit stoppée.



Avec ce supplément de force à sa disposition, le commandant du bataillon de réserve se dirigea vers Bleialf pour le libérer et rétablir le contact avec le flanc droit. A midi, avec ces forces en main plus des officiers et des hommes de la Compagnie Etat Major Régimentaire, que le commandant du régiment fera plus tard avancer jusqu'à Bleialf, une contre-attaque fut lancée avec l'appui feu de la compagnie « C » du 820^{ème} Bataillon de Tank Destroyer et du 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne. La contre-attaque évolua en une âpre lutte maison par maison. L'ennemi fut progressivement chassé du village et en était expulsé à 15h00. Plus de 70 prisonniers ayant été capturés, identifiant l'assaut ennemi comme celui du 293^{ème} Régiment de la 18^{ème} Division de Volksgrenadier. Vers 13h00, le commandant du régiment plaçait son officier d'Etat Major aux commandement du bataillon de réserve, il y réorganisait les défenses originelles : les éléments restants des compagnies antichar et d'artillerie tenant Bleialf, et, la Compagnie « B » du 81^{ème} Bataillon de Génie de Combat prolongeant la ligne vers le chemin de fer du côté droit. La Compagnie des Services était tenue en réserve mobile au nord de Bleialf. L'ennemi ayant entamé le front entre 250 et 450 mètres. Les tentatives de reprendre le contact physique avec la « Troop B » sur le flanc droit, et à travers celle-ci avec le 424^{ème}

Régiment d'Infanterie, restaient sans succès. Attaqué durant la première ruée allemande, la « Troop B » était restée sous une pression constante. A midi, trouvant que son unité manquait dangereusement de munitions, étant en outre attaquée des environs de Grosslangenfeld où la 106^{ème} Troupe de Reconnaissance devait se trouver, son commandant pouvait finalement entrer en contact radio avec le P.C. régimentaire et demander l'autorisation de se retirer. Ayant connaissance de la situation du côté droit, le commandant du régiment donna son accord. La « Troop B » recula sur Winterscheid et y organisa un périmètre de défense.

Tout au long de la journée les 1^{er} et 3^{ème} Bataillons ont été soumis au feu sporadique de l'artillerie et des mortiers; de mineures attaques ennemie, apparemment des patrouilles en force, avaient frappé le bataillon à plusieurs reprises. Pendant l'après-midi, deux chars se sont séparément dirigés vers le 1^{er} bataillon venant depuis le voisinage de Brandscheid, mais ils se retirèrent en subissant des tirs à courte portée. Le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne avait fourni un appui indéfectible, en particulier dans la région de Bleialf, en dépit de puissants tirs de contre batterie allemands et de pertes incluant un commandant de batterie et plusieurs obusiers.

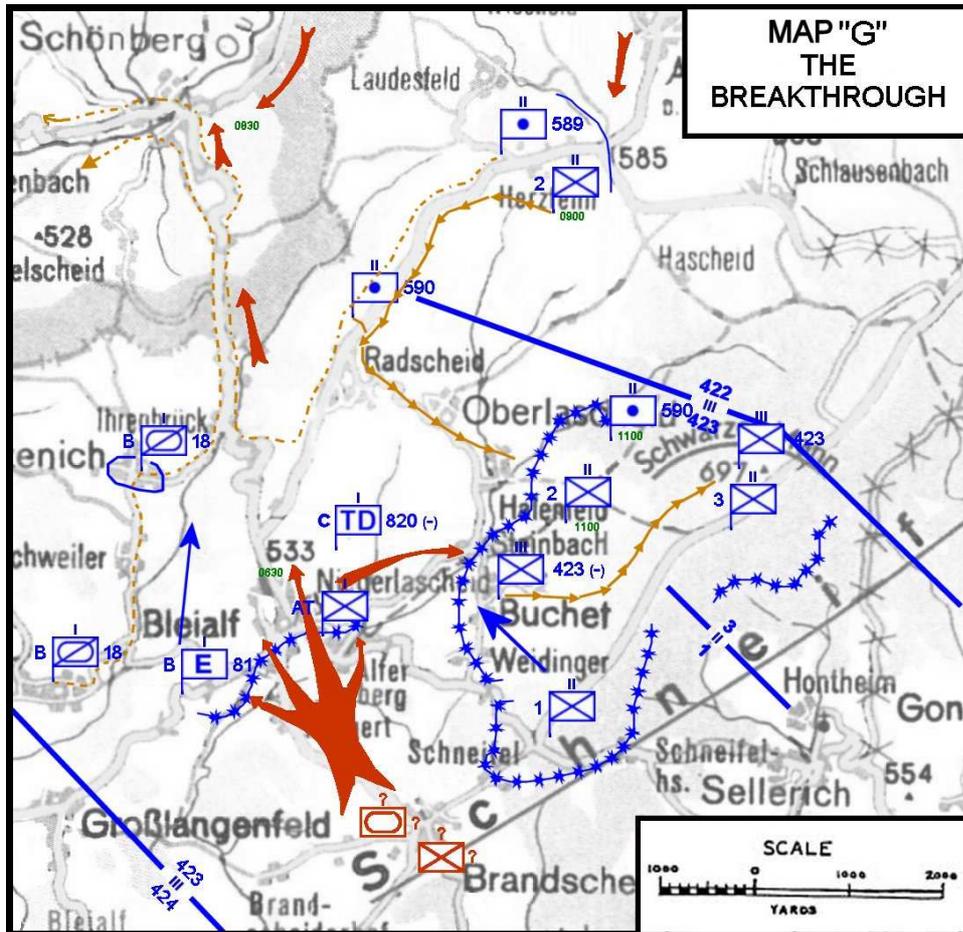
Toujours sous contrôle divisionnaire, le 2^{ème} Bataillon avait été déplacé pendant l'après-midi à proximité de Schönberg, pour bloquer les routes au Nord-est et au Sud et pour tenir cet essentiel noeud routier. A 17h30, des défenses étaient organisées. Trois heures plus tard des ordres provenant de la Division furent reçus par le 2^{ème} Bataillon qui devait se déplacer au Nord-est pour soulager le flanc gauche du 422^{ème} Régiment d'Infanterie et pour protéger le déplacement du 589^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne. Se déplaçant par des moyens motorisés, dans des conditions de black-out, sur la route de contournement verglacée et boueuse, du Sud de Schönberg à Radscheid, puis vers le Nord. Le 2^{ème} Bataillon atteignit le secteur du 589^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne le 17 à 01h00.

À la fin du premier jour le 423^{ème} Régiment d'Infanterie avait maintenu ses positions originales en dépit des lourdes attaques ennemies et de nombreuses interruptions des communications. Les lignes téléphoniques avaient été interrompues par les concentrations d'artillerie ennemies et les transmissions radio avaient été, au mieux, insatisfaisantes. Le manque de calibrage et d'ajustement, le terrain défavorable, et le brouillage du au temps ou a l'ennemi, avaient rendus les contacts radio passagers voire inexistant à tous les échelons. Quelques dix-huit heures après que l'armée allemande ait lancée son attaque, celle-ci avait échouée à atteindre son objectif du jour : Saint Vith. La Division fut informée par le commandant du Régiment : « (je) Tiendrai la position actuelle jusqu'à un ordre contraire".

La percée

Les tirs d'artillerie commencèrent de nouveau à tomber sur Bleialf, le 17 décembre à 03h00; le bataillon de réserve rapporta que des blindés, suivis par de l'infanterie, approchaient de ses positions. Les communications avec le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne étaient de nouveau interrompues de même que celles avec le 423^{ème} Régiment d'Infanterie situé au Nord du 590^{ème}.

Avant l'aube l'ennemi frappa en force tout au long du front du bataillon de réserve, submergeant son secteur défensif et pénétrant entre la Compagnie Antichar et la Compagnie « B » du 81^{ème} Bataillon de Génie. A 06h30 les forces ennemies avaient prises Bleialf et une importante force se dirigea rapidement vers Schönberg. Dans les deux heures qui suivirent elle avait rejoint une autre colonne ennemie d'infanterie et de blindés qui remontait du Sud vers Schönberg après une percée au nord, dans le secteur du 14^{ème} Groupe de Cavalerie. Les 422^{ème} et 423^{ème} Régiments d'Infanterie étaient encerclés.



Forcé à une retraite désordonnée mais en combattant pied à pied avec l'appui feu d'une section de la Compagnie d'Artillerie, le bataillon de réserve se retirait des hauteurs juste à l'ouest de Buchet. Le personnel de l'état-major régimentaire ainsi que sa section de défense se joignaient au combat contre les groupes ennemis dispersés; tout comme le PC régimentaire luttait pour se désengager et se déplacer. Ceci accompli, le PC et le point de ralliement régimentaire étaient déplacés à proximité du PC du 3^{ème} bataillon.

La « Troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie et la Compagnie « B » du 81^{ème} Bataillon du Génie étaient

maintenant définitivement isolées, n'ayant plus de contact physique ni l'un avec l'autre, ni avec l'un ou l'autre flanc. La « Troop B », à nouveau en contact par radio avec le régiment, reçut l'ordre de redescendre à Mutznich et, plus tard, de rejoindre le régiment si elle était encore forcée à reculer.

Là, avec des restes du 106^{ème} Groupe de Reconnaissance venant du flanc gauche du 424^{ème} Régiment d'Infanterie, la « Troop B » restait sur place jusqu'à ce qu'il soit réalisé que le régiment ne pourrait pas être rejoint. Tard dans l'après-midi le commandant du régiment autorisait la « Troop B » à se retirer vers Saint Vith, si persistait son incapacité à rejoindre le régiment.

Retraitant via Schönberg, la section de tête débouchait sur une colonne de camions américains se déplaçant vers Saint Vith, mais les hommes constatèrent bientôt que ces véhicules étaient chargés d'Allemands en armes. Dévalant du côté gauche de la route et vers la queue de la colonne ennemie, faisant feu à bout portant, cette section sera finalement détruite par des chars ennemis. Le Régiment entendit pour la dernière fois parler de la « Troop B » quand ses reliquats se préparèrent à s'infiltrer vers SAINT VITH. Le contact ne devait plus être rétabli avec la Compagnie « B » du 81^{ème} Bataillon du Génie. Une section avait été débordée et perdue dès la première attaque allemande mais la compagnie continuait à tenir ses positions. Un autre assaut ennemi, tard dans l'après-midi, débordait un deuxième peloton et les éléments restants se retirèrent pour être finalement capturés deux jours plus tard à l'ouest de Schönberg.



Avec le flanc droit du régiment reconduit vers Buchet et un vide d'environ 7,5 Km s'ouvrant au Sud, le commandant du régiment commença à organiser un périmètre de défense. La Compagnie « C » fut déplacée pour prolonger le flanc droit du 1^{er} bataillon jusqu'aux hauteurs à l'ouest de Buchet. Le bataillon de réserve fut dispersé et les éléments épars retirés de la ligne de front. L'espace laissé entre les 1^{er} et 3^{ème} Bataillons, par le mouvement de la Compagnie « C », était comblé par la section du génie et des Munitions, les assistants cuisiniers, les conducteurs de camion et le personnel d'Etat-major du 1^{er} Bataillon, le tout constitué en compagnie de réserve.

Pendant ce temps le 2^{ème} bataillon, au Nord du secteur arrière du 422^{ème} Régiment d'Infanterie, avait été fortement engagé depuis l'aube, protégeant le déplacement du 589^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne de la poussée allemande vers Schönberg venant du nord. A 07h00 sa radio, attribuée au réseau de commandement de la Division, avait été touchée. Le bataillon détruisit sept chars ennemis mais les attaques répétées de l'infanterie et des blindés forçaient le bataillon à reculer. Au matin, soutenu par le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne, le 2^{ème} Bataillon commençait une retraite à la lumière du jour. Pendant la matinée, le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne reçut l'ordre du commandant de l'Artillerie Divisionnaire de se déplacer à proximité de Schönberg. Apprenant que Schönberg était aux mains des blindés allemands, le commandant du 590^{ème} entra en contact avec le commandant du 2^{ème} Bataillon, dont il appuyait le retrait, décidant de redescendre avec lui vers les positions du 423^{ème} Régiment d'infanterie dans le Schnee Eifel.

Vers 11h00 le 2^{ème} Bataillon et le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne, avec trois obusiers, entraient dans le secteur du 423^{ème} Régiment d'infanterie. Le commandant du régiment plaça immédiatement le 2^{ème} bataillon en position, aux environs de Buchet, afin de prolonger le périmètre de défense d'environ 1370 m en direction du Nord-Est. Le 590^{ème} Bataillon prenait position dans le périmètre situé grosso modo à l'ouest du PC du 3^{ème} Bataillon. Les artilleurs disponibles furent affectés à la défense du périmètre comme fantassins. Informant la division de l'arrivée de ces unités, le commandant du régiment déclara : « Nous tiendrons le périmètre. Larguez munitions, nourriture et approvisionnements médicaux jusqu'à ce que la route soit ouverte ».

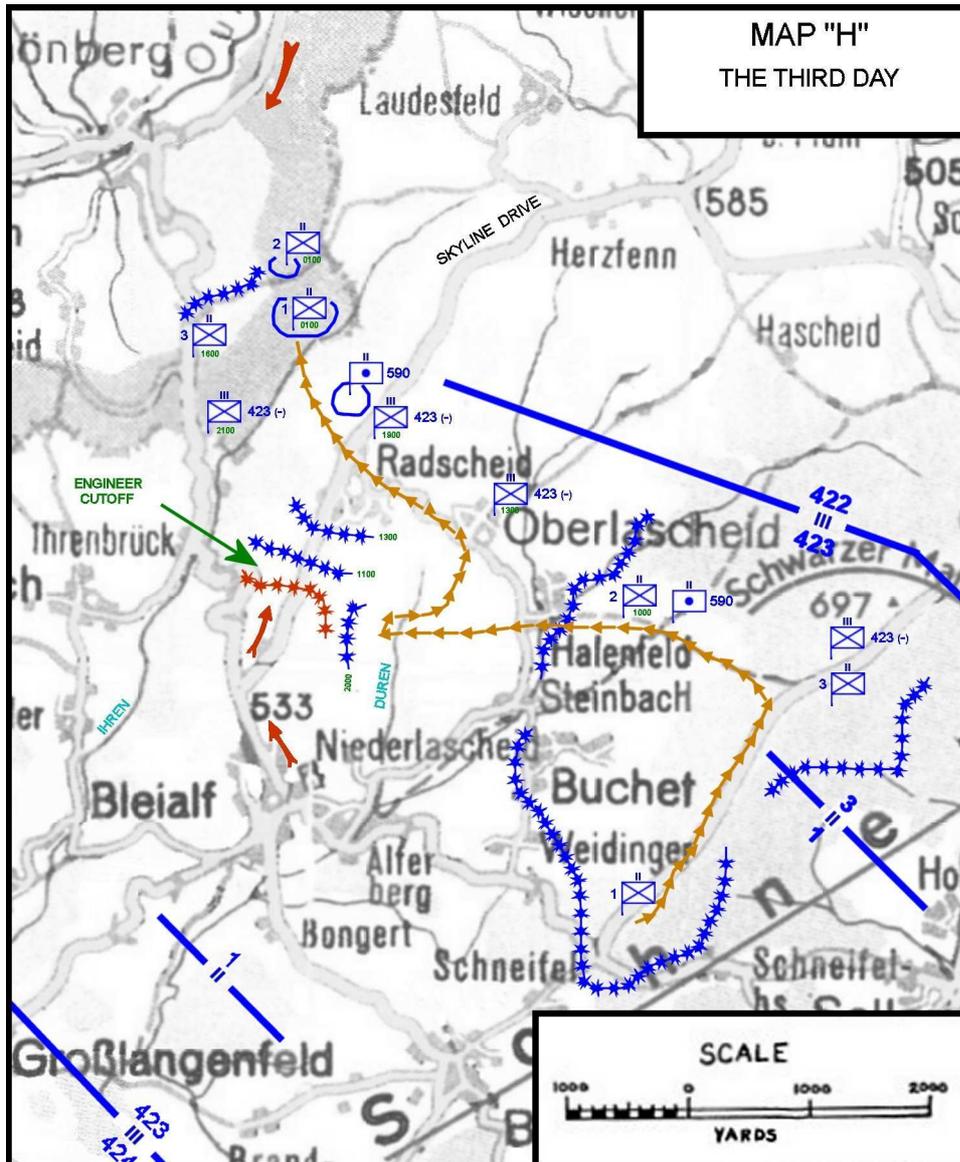
Peu avant 15h00 un message provenant de la Division fut reçu, cinq heures après qu'il ait été envoyé. "Prévoyons de nettoyer le secteur sur votre flanc Ouest, cet après-midi avec des renforts. Retirez-vous de la position actuelle si elle devenait intenable. Sauvez tous les moyens de transports possible." Toutes les personnes dans le PC avaient l'impression que le Combat Command R de la 9^{ème} Division Blindée était sûrement en chemin.

Tard dans l'après-midi, la pression ennemie s'atténuait et à la tombée de la nuit la situation du régiment n'était pas trop mauvaise. Il est vrai que le régiment avait été séparé, mais une défense du périmètre avait été organisée et le régiment avait à nouveau ses trois bataillons. L'appui d'artillerie était disponible bien que le 590^{ème} Bataillon n'avait plus qu'une centaine d'obus. Les patrouilles étaient toujours en contact avec le 422^{ème} Régiment, toujours en position, bien que son flanc Nord ait été raccourci à nouveau à l'Est. Les pertes au sein du régiment s'élevaient à plus ou moins 250 hommes, dont 150 qui avaient été dans les unités qui avaient constituées le bataillon de réserve. La « Troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie, la Compagnie "B" du 81^{ème} Bataillon de Génie et les canons de la Compagnie "C" du 820^{ème} Bataillon de Tank Destroyer avaient été perdus. Les munitions de mortier étaient au plus bas, mais les munitions d'armes légères étaient sous contrôle.

Il restait encore les 2/3 d'une ration K par homme. Un message avait été reçu, annonçant que le largage aérien demandé serait accompli dans le périmètre le lendemain matin et le Combat Command R de la 9^{ème} Division Blindée était supposé s'approcher de la position. Le 423^{ème} d'Infanterie tiendrait.

Le troisième jour

Le 17, à 23h30, le commandant régimentaire tenait une réunion avec ses commandants de bataillon au cours de laquelle la situation et la conduite de la défense avaient été discutées, incluant des plans selon l'arrivée probable de la 9^{ème} Division Blindée. Des plans avaient été également faits pour recevoir les approvisionnements qui devaient être largués le lendemain matin. Pendant ce temps un message radio, envoyé environ sept heures plus tôt, était reçu ordonnant aux 423^{ème} et 422^{ème} Régiments d'Infanterie de se retirer sur la ligne de l'Our, évacuant le plus de véhicules et d'équipement possibles. Relayant le message au 422^{ème} Régiment d'Infanterie pas encore en communication radio avec la division, les deux commandants de Régiments convenaient que ce message était maintenant périmé et qu'ils devaient rester tous les deux en position après fait un rapport sur leurs situations et avoir reçu des instructions au sujet du largage aérien qui devait avoir lieu dans le périmètre de défense.



Cependant, quelques plans étaient dressés, dans le cas d'un futur retrait possible, probablement via Schönberg, bien qu'un tel retrait ait été maintenant considéré comme peu probable considérant les renforts et le réapprovisionnement attendus sous peu. Des ordres étaient reçus de la division le 18 à 07h30, mais datés du 18 à 02h15 : Ceux-ci disaient : "Détachement régimentaire de combat de Panzers sur la route Schönberg-Saint Vith. Mission de détruire par le feu à partir des positions retranchées au sud de la route Schönberg-Saint Vith. Des munitions, de la nourriture et de l'eau seront largués. Sitôt la mission accomplie, faire mouvement sur le secteur de Saint Vith". Les deux commandants de régiment convinrent de sortir ensemble vers Schönberg avec les régiments côte à côte, le 423^{ème} se déplaçant sur la gauche le long d'un axe Halenfeld-Oberlascheid-Schönberg. (voir la carte H)

Après un examen des cartes, le commandant du 423^{ème} Régiment dressait son plan et à environ 08h00 il donnait un ordre régimentaire à ses

commandants de bataillon et leurs équipes. Le régiment devait faire mouvement à 10h00 en colonnes de bataillons: les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons du régiment en compagnies indépendantes, le 1^{er} via Halenfeld-Oberlascheid- Radscheid-le raccourci du Génie-Schönberg. Le 2^{ème} Bataillon constituerait l'avant-garde; le 1^{er} bataillon l'arrière-garde. Les 1^{er} et 3^{ème} devant laisser des unités de couverture sur leurs secteurs. Le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne devant se déplacer, par bonds, au sein de la colonne. Les cuisines mobiles, bagages et approvisionnements qui ne pourraient pas être transportés devant être détruits et abandonnés; les véhicules de commandement, véhicules de communication et de transport d'armes, en état de fonctionnement, devaient accompagner la colonne. Les blessés non transportables devaient être laissés à la station de rassemblement du régiment avec un peu de personnel médical.

Le 2^{ème} Bataillon traversa le point de départ le 18 à 10h00. Vers midi, des éléments, du 422^{ème} Régiment d'Infanterie, pouvaient être vus au Nord faisant mouvement à l'ouest comme prévu. Vers midi également, comme le 2^{ème} bataillon traversait Radscheid et approchait la route allant de Bleialf-Radscheid, connue sous le nom de « Route des Crêtes », il subit des tirs fournis d'armes légères, de mortiers et d'artillerie venant du front gauche. Sa compagnie de tête était durement engagée et tenta de pousser l'ennemi vers le Sud afin de nettoyer l'itinéraire de la marche. De lourds tirs de mortier clouèrent cette compagnie au sol et la compagnie suivante fut assignée sur sa droite. Soutenu par la compagnie d'armes lourdes du bataillon et le tir d'un obusier du 590^{ème} Bataillon d'Artillerie toujours en position, le bataillon repoussait l'ennemi sur environ 700 mètres au Sud-est avant d'être arrêté. Le contact par radio presque impossible et la nécessité de conserver des munitions d'artillerie ont rendu un appui supplémentaire impossible.



Comme le 2^{ème} Bataillon approchait la « Route des Crêtes », un message radio de la Division annula les instructions précédentes et ordonna, aux 422^{ème} et 423^{ème} Régiments d'Infanterie, de s'emparer de Schönberg puis de faire mouvement à l'Ouest de Saint Vith. Ayant ceci à l'esprit, alors que le 2^{ème} Bataillon poussait l'ennemi au Sud, le commandant du régiment donnait l'ordre au 3^{ème} Bataillon, alors dans Oberlascheid, de se déplacer à la droite du 2^{ème} Bataillon et de couper la route de Bleialf-Schönberg. Prenant la branche droite de la bifurcation (Ouest), à la sortie d'Oberlascheid, le 3^{ème} bataillon traversait la « Route des Crêtes » et passait en Belgique par la l'Ihren. Alors que le bataillon passait la côte 536, sa compagnie de tête fut stoppée par de puissants tirs d'armes légères et d'artillerie antiaérienne de 40mm venant des environs de Schönberg. Le commandant du bataillon mit rapidement une deuxième compagnie en ligne et, avec le tir de soutien de sa compagnie d'armes lourdes, le bataillon attaqua mais toujours sous un puissant tir direct des canons antiaériens. Il avança graduellement jusqu'à ce que la compagnie de flanquement gauche soit à cheval sur la route de Bleialf-Schönberg. Là, le bataillon s'enterra à 750 mètres des faubourgs de Schönberg. Depuis midi le bataillon était sans contact radio avec le régiment et les estafettes envoyées à l'arrière n'atteignirent jamais le P.C. régimentaire. Tard dans l'après-midi, d'autres patrouilles envoyées vers la droite, pour prendre contact avec le 422^{ème} Régiment, échouaient elles aussi.

Vers 13h00, le 3^{ème} Bataillon ayant nettoyé Oberlascheid, le P.C. du Régiment s'y établissait. Le 1^{er} Bataillon, sa tête de colonne dans Halenfeld et stoppé par l'action du 2^{ème} Bataillon près de Radscheid, s'écartait de la route. Comme les forces de couverture, laissées dans leurs positions originales, dérivèrent, une défense sommaire était organisée par l'arrière garde afin de protéger les arrières du régiment. Vers 16h00, apprenant que l'ennemi faisant face au 2^{ème} Bataillon étaient rapidement renforcés par des troupes venant des environs de Bleialf, le commandant du régiment donnait l'ordre au 1^{er} Bataillon d'attaquer au Sud-Ouest sur la gauche du 2^{ème} Bataillon pour l'aider à couper le flot de renforts arrivant de Bleialf.

Se déplaçant rapidement, le 1^{er} Bataillon, moins une compagnie en arrière garde, se déployait le long de la colline 546 justes au Sud d'Oberlascheid. Soutenu par sa compagnie d'armes lourdes, le bataillon lançait son attaque à la nuit tombante, dans ce qui se révélait être une attaque de nuit dans un territoire peu familier, descendant vers le tracé du ruisseau Duren et remontant par les faibles déclivités de la crête s'étendant au sud de Radscheid contre un ennemi maintenant fortement renforcé. Contre le tir direct des 88mm allemands, dont un fut capturé, et des tirs denses d'armes automatiques et de mortiers lourds le bataillon progressa d'un bon kilomètre. Désorganisé, presque à court de munitions, et avec environ 70 pertes, le bataillon se retira sur la colline 546 à 22h00.

Peu de temps après la tombée de la nuit, le P.C. régimentaire se déplaça juste au Nord de la côte 575 dans une maison qui avait été à l'origine le P.C. du 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne. L'officier en second restait aux commandes directes des 1^{er} et 2^{ème} Bataillons alors toujours engagés. Le commandant du régiment envoya des patrouilles pour localiser le 3^{ème} Bataillon et contacter le 422^{ème} Régiment d'Infanterie, et une patrouille motorisée au Nord, le long de la « route des crêtes » pour repérer l'ennemi dans cette direction. Le 3^{ème} Bataillon fut contacté et la communication par câbles établie; aucun contact ne put être pris avec le 422^{ème} Régiment d'Infanterie. La patrouille motorisée envoyée au Nord fut durement accrochée dans l'obscurité par un barrage routier ennemi à environ 2,5 km du P.C. situé sur la route des Crêtes. Le contact fut encore établi avec la division peu après 21h00, le premier depuis environ 16h00, avec de considérables interférences le régiment fut informé que des « *approvisionnements, pour vous et le 422^{ème} Régiment d'Infanterie, seront parachutés à la courbure de la route, un petit kilomètre au sud de Schönberg, le 19 décembre. Vous préviendrez le 422^{ème} Régiment d'Infanterie.* ».

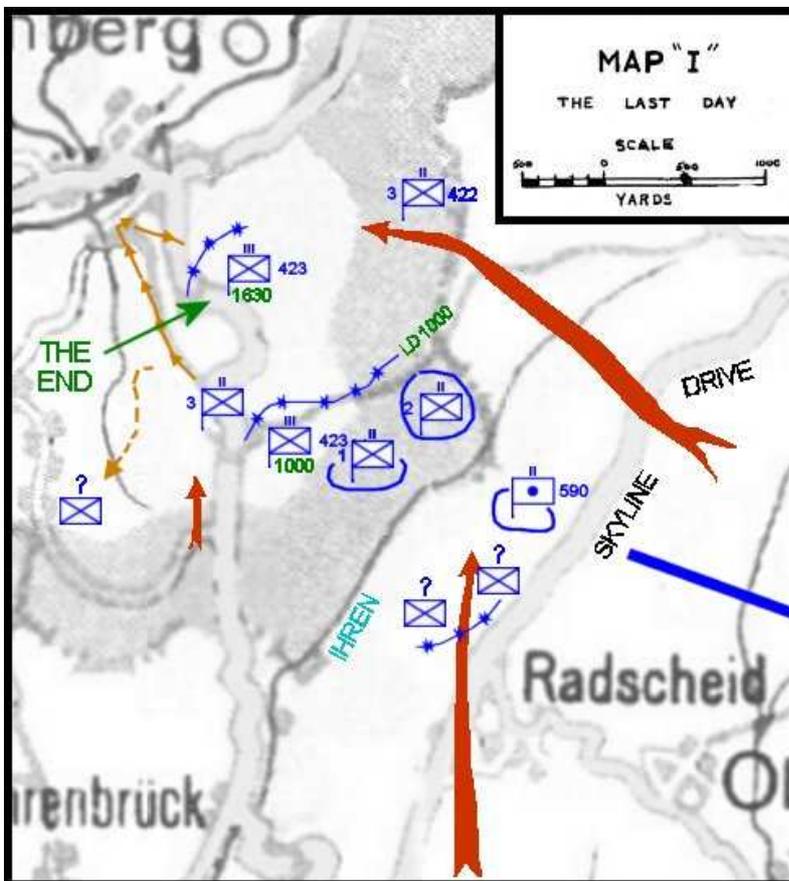
A 22h30, le 18 décembre, la division fut informée de la situation du régiment et des instructions furent reçues disant « *qu'il était impératif que Schönberg soit pris* ». Ce fut le dernier contact radio entre le Q.G. de la division et le 423^{ème} Régiment d'Infanterie. Se basant sur cette information, le commandant du régiment décidait que les 1^{er} et 2^{ème} Bataillons devaient être désengagés immédiatement et concentrés à proximité du 3^{ème} Bataillon en vue d'une attaque sur Schönberg le lendemain matin à l'aube. Le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne, qui s'était déplacé à Oberlascheid vers 16h00, fut déplacé vers des positions juste au Nord de la colline 575 pour soutenir l'attaque du lendemain matin. La section subsistant de la Compagnie d'Artillerie, qui était restée avec l'artillerie, pris position dans la vallée de l'Ihren. Le PC du Régiment, avec les restes des autres compagnies indépendantes du régiment, firent mouvement sur la pente Sud-est de la crête 536.

Le 2^{ème} Bataillon, un peu soulagé de la pression ennemie par l'attaque du 1^{er} Bataillon, était retiré et faisait mouvement, à travers la vallée de l'Ihren, vers la zone de rassemblement au nord-est du 3^{ème} Bataillon et sur la pente opposée de la crête 536. Laissant une compagnie comme force de couverture au Sud et à l'Est, le 1^{er} Bataillon se retirait le long de la bifurcation Nord partant d'Oberlascheid, entraînant au passage de la côte 575 la compagnie laissée en arrière garde. Il traversait la vallée de l'Ihren pour rejoindre une zone de rassemblement, entre les 2^{ème} et 3^{ème} Bataillons, un peu plus loin sur la pente de la crête 536. À 03h00 sa compagnie d'armes lourdes fut envoyée occuper des positions dans le secteur du 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne, afin de protéger cette unité et l'arrière régimentaire. Les blessés graves avaient été laissés sur place avec du personnel médical à proximité d'Oberlascheid.

Au cours de la journée, le 2^{ème} Bataillon avait perdu environ 300 hommes, incluant 16 officiers. Cinq mitrailleuses lourdes sur huit et quatre mitrailleuses légères sur six avaient été détruites, toutes les munitions de 81mm avaient été dépensées et il restait seulement 2 obus par mortier de 60mm. Le 1^{er} Bataillon avait perdu 70 hommes, incluant 3 officiers. Les munitions de mortier étaient négligeables. Le 3^{ème} Bataillon avait seulement des pertes modérées mais était également à court de munitions de mortier. Dans toutes les unités, les réserves en munitions d'armes légères étaient basses, les munitions de lance-fusées étaient presque épuisées, et les mitrailleuses avaient en moyenne encore 400 coups par arme.

Dernier jour

Avant l'aube du 19 décembre, la concentration du régiment le long de la crête 536 était aussi complète qu'il soit possible de nuit, sur ce terrain inconnu et après un engagement avec l'ennemi (voir carte I)



Le reste de munitions supplémentaires, soit environ 8 cartouches par fantassin, furent distribuées pendant que les bataillons rejoignaient leurs zones de rassemblement. Bien qu'un effort ait été fait pour que les hommes puissent être à l'abri pour les dernières heures de la nuit et jusqu'à ce que l'ordre d'attaque, qu'ils savaient proche, soit donné, peu de choses furent accomplies.

Les hommes étaient mouillés, frigorifiés, affamés et épuisés. A l'exception de ce qui a déjà été mentionné, la sécurité consistait en des postes d'écoute seulement aux Nord-est, Nord-ouest et Sud-ouest. Aucune patrouille n'était envoyée à Schönberg, ou sur les flancs, pour maintenir le contact avec l'ennemi et les mesures de sécurité telles qu'elles avaient été prises n'étaient pas coordonnées par l'Etat-major du Régiment. La section de renseignements maintenait un barrage routier juste au sud de Radscheid et n'était donc pas d'autre utilité au régiment. Le contact n'avait pas été rétabli avec le 422^{ème} d'Infanterie sur la droite.

Quand l'aube apparut, le commandant du régiment fit une reconnaissance rapide et conçut son plan d'attaque. A 02h30 les chefs de bataillon étaient rassemblés au PC du

régiment et des ordres furent donnés pour l'attaque sur Schönberg

En vue de cette attaque le 423^{ème} Régiment d'Infanterie pouvait rassembler la moitié de ses fantassins. Le 2^{ème} Bataillon sur la droite était environ à mi-effectif en hommes et officiers. Le 1^{er} Bataillon au centre comptait deux compagnies de fantassins, chacune aux environs des deux tiers de l'effectif. La compagnie laissée près d'Oberlascheid, pour couvrir l'arrière régimentaire, ne donnait plus de signe de vie. Le 3^{ème} Bataillon était le plus complet, n'ayant jusque là que seulement souffert de pertes modérées. Les compagnies régimentaires indépendantes n'étaient qu'à peine prises en compte, suite à leurs pertes lors des deux premiers jours à Bleialf.

Les munitions pour les mortiers étaient presque épuisées, les munitions des armes légères et mitrailleuses étaient limitées, les lance-fusées n'avaient peu ou plus de munitions, et moins de 100 obus d'artillerie étaient disponibles. Les approvisionnements médicaux étaient critiques et les évacuations impossibles. Il n'y eût aucun réapprovisionnement aérien.

Le plan d'attaque du Régiment prévoyait des bataillons échelonnés vers l'arrière droit, le 3^{ème} Bataillon à gauche devant faire l'effort principal, sa gauche suivant généralement la route de Bleialf-Schönberg. Le chemin situé au nord-est le long de la crête de la côte 536 devait être la ligne de départ pour les 1^{er} et 2^{ème} Bataillons. L'heure d'attaque : le 19 à 10h00. Le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne avec une section de la Compagnie d'artillerie devait soutenir l'attaque par appui feu. Tous les véhicules restants devaient être détruits.

Vers 9h00, alors que le commandant du Régiment finissait de donner ses ordres, d'importants tirs d'artillerie commencèrent à tomber dans le secteur à proximité de la « route des Crêtes ». Une grande partie de la concentration initiale tombait près du PC régimentaire ; et dans sa tentative de retourner au 1^{er} Bataillon, le commandant du bataillon [*Note du traducteur* : le Lieutenant Colonel William H CRAIG] était mortellement blessé. Durant trente minutes environ de lourds tirs de divers calibres continuèrent d'écraser la pente Sud-est de la colline 536, interférant considérablement dans les reconnaissances et préparations pour l'attaque au sein de la zone de rassemblement. Les tirs d'artillerie avançant, l'infanterie allemande nettoya les positions du 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne. L'attaque devrait être effectuée sans appui d'artillerie. La Compagnie « D » était décimée, six de ses huit officiers avaient été tués ou blessés, le commandant de compagnie avait lui aussi été tué ainsi que celui de la compagnie « M ».



Le general Hasso Von Manteuffel

Les pertes humaines continuaient à s'élever dans toutes les unités; les véhicules qui se trouvaient dans la vallée de l'hren étaient détruits. Avec l'ennemi fermant rapidement les arrières, le régiment ne pouvait plus que poursuivre sa route vers l'avant. L'ordre fut donné de détruire les véhicules restants. Le commandant du régiment lança l'attaque et, malgré l'interférence des tirs de l'artillerie ennemie, le 3^{ème} Bataillon se dégageait en bon ordre à 10h00. Le dernier bataillon tombait rapidement sous un puissant tir direct de l'artillerie antiaérienne ennemie et fut arrêté. Un char américain vint par la route de Schönberg, fit feu sur les sections ennemies qui attaquaient et puis se retira. A ce moment, la compagnie de gauche, le long de la route de Bleialf-Schönberg, fut en outre engagée en combat avec une unité allemande, estimée à une compagnie de fantassins, se déplaçant au Sud vers Schönberg. Contre-attaquant au sud avec une partie des sections d'assaut le commandant de compagnie repoussait l'ennemi mais s'isolait de son bataillon. Il fut attaqué de nouveau et capturé vers 13h30. Le bataillon continuait à pousser vers l'avant. Les deux compagnies de fantassins restantes atteignirent la périphérie Sud de Schönberg où elles furent arrêtées par les tirs directs et intenses de l'artillerie antiaérienne. A 15h00 le commandant de bataillon commençait à retirer les troupes restantes sur la pente de la colline 504.

Le 1^{er} Bataillon participa peu à l'attaque dès le début. Puisque le commandant de bataillon n'avait pris avec lui aucun membre de son Etat-major pour recevoir les ordres du régiment, un temps précieux fut perdu avant que l'officier en second n'apprenne que le commandant du bataillon était blessé, qu'il assurerait alors le commandement et donne rapidement l'essentiel de l'ordre d'attaque. Envoyant, comme il le fallait, son Etat-major vers l'avant afin d'effectuer reconnaissance et coordination autant que faire se peut. Le nouveau commandant put conduire le bataillon sur la ligne de départ avec seulement cinq minutes en retard. Manquant déjà d'une compagnie de fantassins perdue à Oberlascheid et de la compagnie d'arme lourdes perdue le long de la route des Crêtes dès le matin, une autre compagnie de fantassins fut retirée du bataillon pendant qu'elle se déplaçait vers la ligne du départ afin de devenir l'arrière garde régimentaire.

Le 1^{er} Bataillon, en réalité maintenant Compagnie « B » et une partie de la Compagnie d'Etat-major du Bataillon, avança au travers de bois touffus le long de la pente Est de la colline 504 sous les tirs constant de l'artillerie et de mortiers, atteignant finalement la route courant au Nord de Schönberg. Là, la Compagnie « B » demeura constamment sous le feu, avant que des chars ennemis ne débordent leurs positions. A 14h00 le 1^{er} Bataillon était éliminé.

Le 2^{ème} Bataillon, à droite du régiment, traversait la ligne de départ conformément aux ordres ; mais pendant sa progression il fut séparé du 1^{er} Bataillon par une zone accidentée profonde et boisée. Incapable de contacter le commandant du régiment, le commandant du bataillon décidait d'attaquer Schönberg depuis le Nord-est. Alors que les éléments de tête descendaient dans la vallée de la Linne ils subissaient un important feu d'armes légères venant de la droite. Le contact fut finalement établi avec des éléments 422^{ème} Régiment d'Infanterie. Bien que cette erreur ait été rapidement rétablie par une action agressive conduite par les chefs de petites unités, les deux unités étaient temporairement désorganisées.

En coordination avec les éléments présents du 422^{ème}, soit un bataillon plus divers éléments sous les ordres du commandant du régiment [*Note du traducteur*: Colonel Charles C CAVENDER], des patrouilles furent envoyées aux Nord et Nord-est. Au milieu de l'après-midi, on apprit qu'à 1200 mètres au Nord-est 30 chars ennemis se rassemblaient, se préparant apparemment à attaquer; qu'également, dans la vallée de l'Our se trouvait une puissante force ennemie et qu'enfin l'artillerie ennemie pouvait être vue se mettant en position à l'ouest de l'Our.

Dans le même temps, le PC du 423^{ème} Régiment d'Infanterie, situé maintenant sur la côte 504 avec le 3^{ème} Bataillon, avait également pris contact, par patrouille, avec le 422^{ème} Régiment d'Infanterie. Avec un bataillon éliminé et un autre hors contrôle, avec de puissantes forces ennemies et d'artillerie se rassemblant, ses éléments restants ratisés par l'artillerie, les mortiers et les armes automatiques, enfin avec des pertes humaines augmentant, sans aide, sans nourriture et seulement 5 à 10 cartouches de M1 par fantassin, le commandant du régiment décidait que « il était évident que davantage de résistance était un sacrifice de vie inutile. » De petits groupes furent désignés et envoyés dans plusieurs directions afin de tenter une infiltration vers Saint Vith ; peu réussirent à s'échapper.

Au même moment, avec les blindés ennemis se déplaçant vers son flanc Nord, le commandant du 422^{ème} Régiment avait indépendamment pris une décision semblable. A 16h30, ce 19 décembre, les éléments restants du 423^{ème} Régiment d'Infanterie se rendaient. (Expérience personnelle). Durant cette courte période de quatre jours le 423^{ème} Régiment d'Infanterie avait été engagé contre l'ennemi lors d'une défense, une contre-attaque, un retrait, un combat de rencontre et une attaque. Bien que l'on ne sache pas combien d'Allemands ont été tués ou blessés pendant cette période, l'important nombre d'hommes, nécessaire à la bataille pour le crucial carrefour de Saint-Vith, fut ainsi détourné de cet objectif principal allemand. Ils furent retardés, afin de circonscrire les régiments environnants, à un moment où les Allemands pouvaient difficilement se le permettre. [*Note du traducteur*, au crédit des GI's de terrain].

L'ANALYSE ET LA CRITIQUE

1. POSITION DE BATAILLE

Les positions de défense occupées par le 423^{ème} Régiment d'Infanterie avaient été précédemment organisées par une autre unité et ont été occupées sans changement. Peu de compagnies avaient des sections de soutien ; pas plus que les bataillons de la ligne de front n'avaient une compagnie de réserve. La réserve du régiment était maigre et composée de fantassins de fortune qui n'avaient pas été entraînés comme tels. Avec des réserves à ce point fortement réduites et un front plutôt large pour un régiment auquel manquait un bataillon, la défense était fine et naturellement manquait complètement de profondeur. En réalité, les positions des 1^{er} et 3^{ème} bataillons n'étaient pas intensivement prolongées avec une ligne de front d'environ 1800 mètres chacune. Les blockhaus bien construits, le camouflage et les trous d'homme bien établis sur les positions s'ajoutaient à la défense naturelle du secteur. Cependant, les forêts denses et profondes couvrant le Schnee Eifel, avaient exigé l'utilisation maximum des unités sur positions de la ligne de front. Au Sud et à l'Ouest du 1^{er} bataillon il y avait une trouée de 1800 mètres vers Bleialf. Sur 3200 mètres de plus, la ligne n'était tenue que par des unités ni qualifiées ni équipées pour tenir une position contre une attaque déterminée. Pourtant c'était dans cette zone que le meilleur réseau routier pénétrait le secteur régimentaire. Pendant les mois d'hiver, par conditions météo défavorables, cette route devint d'une importance croissante ; mais ces approches étaient les plus légèrement tenues. Les Allemands étaient apparemment informés sur l'organisation de la défense puisqu'ils choisirent le secteur le plus faible pour leur pénétration initiale. La combinaison de l'unité la plus faible tenant la position la moins défendue, qui contrôlait un important axe d'approche, ne pouvait que résulter par le succès d'une attaque ennemie. Le manque de réserves pour éliminer une si probable pénétration ne pouvait que finir que par une complète percée ennemie.

2. LES COMMUNICATIONS

Tout au long de la période, les communications étaient erratiques ou inexistantes. Les lignes, reprises intactes lors de la relève, étaient de câbles simples et les lignes de secours n'avaient pas été installées. Les puissants tirs de l'artillerie ennemie, et plus tard le mouvement des chars ennemis dans les secteurs arrière, résultèrent en de fréquentes coupures des lignes. Les conditions météo, le terrain défavorable et le brouillage ennemi rendirent les contacts rares et incertains. Les opérateurs radio, peu expérimentés aux problèmes de transmissions au combat, furent incapables de surmonter les interférences qui auraient dû l'être. Le silence radio imposé lorsqu'elles furent fournies, jusqu'à ce que l'urgence exige leur utilisation, n'avait permis aucun essai préalable et eut comme conséquence, pour peut-être un tiers de ces radios, de ne pouvoir être intégrées dans les réseaux assignés. Par conséquent, les tirs d'artillerie, comme ceux des autres armes de soutien, ont souvent été retardés au moment critique. Le contrôle du commandement était également interrompu. La « Troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie et la Compagnie « B » du 81^{ème} Bataillon du Génie de Combat auraient pu être employées plus efficacement les 16 et 17 décembre si le contact par radio avait été continu. Le contact avec le 3^{ème} Bataillon, l'après-midi de 18 décembre, aurait pu accélérer le rassemblement du régiment. Le contact avec le 422^{ème} Régiment d'Infanterie durant les 18 et 19 décembre aurait rendu possible un effort coordonné contre Schönberg. Le contact avec la Compagnie « A », le 19 décembre aurait averti le régiment de l'attaque allemande qui submergea le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne. La surveillance plus soignée des communications, par l'Etat-major, pendant les périodes de planification et plus tard dans les périodes d'exécution aurait permis de surmonter la plupart des omissions sérieuses en s'assurant que des méthodes alternatives de communication étaient disponibles et que les moyens primaires étaient opérationnels.

3. L'APPROVISIONNEMENT ET L'ÉVACUATION

Le manque d'approvisionnement affectant le régiment avant l'offensive allemande, étaient relativement faible à ce moment-là. En raison de son arrivée récente dans les lignes, les « pieds de tranchées » n'étaient pas un problème pour le régiment malgré le manque de vêtements d'hiver. Le taux d'approvisionnement des munitions, établi par la 1^{ère} Armée, était suffisant pour un secteur tranquille, spécialement parce que les munitions étaient cruellement nécessaires pour les troupes attaquant ailleurs. Il aurait été prévoyant d'autoriser les troupes, sur les positions défensives exposées et possédant seulement de faibles réserves, d'avoir des munitions au delà des dotations de base. Il était prévisible que l'ennemi couperait, si possible, les itinéraires d'approvisionnement. La consommation aurait toujours dû être contrôlée sauf en cas d'urgence. Les dotations de base auraient dû être disponibles sur les positions d'artillerie ; le bombardement de la zone de la Compagnie de Services causa de sérieuses pertes en munitions bien nécessaires. Des rations furent distribuées pour la dernière fois le 14 décembre. Deux rations des



types K ou D auraient dû être en main. Peu de choses pouvaient être faites par le commandant du régiment, ou son Etat-major, pour remédier à ce manque subséquent. De même, le manque extrême d'approvisionnements médicaux, au 19 décembre, n'a pas pu être corrigé. L'évacuation des blessés n'était pas possible.

Ceux qui ne pouvaient pas marcher ne pouvaient qu'être laissés avec du personnel médical, chaque station d'aide ayant été déplacée. Si le réapprovisionnement prévu par air avait eu lieu les 18 ou 19 décembre l'issue finale aurait certainement été retardée. Un réapprovisionnement raisonnablement continu aurait maintenu la force de frappe du régiment à un niveau plus élevé. Malgré les difficiles conditions météorologiques et la découverte tardive des lourdes défenses antiaériennes ennemies près de Schönberg, il semble qu'un risque calculé aurait dû être pris pour réapprovisionner une force de deux régiments d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie de campagne encerclés.

4. COORDINATION

Une attention insuffisante a été généralement prêtée à la coordination des plans et des sections parmi les commandants. L'attaque initiale de la Compagnie « B » du 81^{ème} Bataillon du Génie de Combat contre l'épaule ouest de la pénétration ennemie dans Bleialf a été faite sans coordination avec le commandant du bataillon de réserve et ne fut que partiellement réussie. En revanche, la coordination entre le 590^{ème} Bataillon d'Artillerie de Campagne et tout les éléments du régiment était supérieure malgré des difficultés de communications et résulta dans chaque cas en ce que l'infanterie fut considérablement aidée. Le plus important, et la plus négligée, fut la nécessaire coordination, par l'Etat-major, des assauts simultanés des deux régiments sur Schönberg. En conséquence le contact entre les deux régiments a été perdu pendant la période critique de l'avance sur Schönberg; et l'attaque finale devint une série d'attaques fragmentaires par de petites unités plutôt qu'une attaque coordonnée des deux régiments. Les deux Etats-majors régimentaires auraient dû faire tout effort pour inclure une liaison continue de personnels et maintenir la coordination la plus étroite possible.

5. SÉCURITÉ

Avant l'attaque allemande et pendant les jours suivants, la sécurité a été bien gérée à tous les échelons. Les actions des avant et arrière gardes furent agressives et rapides. Les opérations, des forces de couverture laissées par les 1^{er} et 3^{ème} Bataillons sur leurs positions originales, ont été correctement exécutées. Par deux fois, des mesures de sécurité plus agressives auraient pu être plus profitables. Peu d'efforts ont été faits pour rétablir le contact avec la Compagnie « A », au sud d'Oberlascheid, le matin du 19 décembre. Bien qu'il n'est pas été prévu que la Compagnie « A » demeure en position plus longtemps que ce qui n'était nécessaire pour couvrir la retraite, il semble logique de supposer que si rien n'avait été vu ou appris de la Compagnie « A » dans une période raisonnable courte, c'est que quelque chose s'était produit et que tout effort aurait dû être fait pour rétablir le contact. Le manque d'éléments de sécurité, suffisamment loin à l'arrière le matin du 19 décembre, exposait le régiment à la surprise, au tir direct et aux pertes consécutives. Le manque de sécurité sur le flanc gauche du régiment, ce 19 décembre, a permis à une compagnie ennemie de lancer une attaque sur la compagnie à gauche du 3^{ème} Bataillon, l'éliminant par la suite.

6. UNITÉS DE SOUTIEN EN DEFENSE

La compagnie antichar, une section de la Compagnie d'Artillerie et la « Troop B » du 18^{ème} Escadron de Cavalerie étaient sur la ligne principale de résistance du 423^{ème} Régiment d'Infanterie comme unités de fantassins, chacune était responsable du soutien de la défense ou d'une zone assignée. C'était, naturellement, cette partie du front qui avait été choisie par les Allemands pour leur pénétration initiale. Ces unités de soutien manquaient de formation et de l'équipement nécessaire pour maintenir une défense soutenue. Bien qu'exercées nécessairement dans des rôles de soutien, elles n'auraient du être employées efficacement, comme unités de fantassins, que pendant de courtes périodes d'urgence. On sent, donc, qu'un front étendu pourrait être mieux défendu en organisant des points d'appui soutenus par des réserves mobiles. Si des unités de support devaient être employées autrement que dans leur rôle premier, elles auraient été mieux employées en tant qu'éléments de réserve. Dans cette opération, leur part dans une défense en ligne contre une attaque agressive finit avec de telles pertes que leur utilisation ultérieure dans leurs missions de base fut considérablement réduite.

7. L'ECHEC POUR GARDER LES OFFICIERS INFORMES

Ayant reçu l'ordre de se rendre au PC régimentaire, le 19 décembre, pour recevoir l'ordre d'attaque du régiment, le commandant du 1^{er} bataillon oublia de se faire accompagner par un membre de son Etat-major. Les tirs d'artillerie lourde qui le blessèrent mortellement étaient complètement inattendus; donc, malgré la perte du commandant de bataillon avec les confusions et pertes de temps consécutives, le 1^{er} Bataillon passait la ligne du départ presque à l'heure mais avec ses commandants de compagnie partiellement orientés par un manque important d'information, des unités désorganisées et perdues, une coordination avec les unités voisines incomplète et formée à la hâte, et, un contrôle sommaire. Si un membre de l'Etat-major avait accompagné le commandant de bataillon on estime que le nouveau commandant du bataillon aurait reçu l'ordre d'attaque dans un délai suffisant pour dicter son plan, donner ses ordres, vérifier les mesures de contrôle, et diriger correctement les actions de ses compagnies.

Adresse du site Internet : <http://ice.mm.com/user/jpk/JonesStory.htm>

Contact : avec l'association de la 106^{ème} division d'infanterie pour des demandes d'information sur la 106^{ème} aussi que sur d'autres divisions d'infanterie qui se sont exercées au camp Atterbury, Indiana
<http://www.indianamilitary.org/> <http://www.mm.com/user/jpk>

TOULOUSE SOUS L'OCCUPATION

Par Lucile Délas

4^{ème} partie - Les grands noms de la Résistance dans la R 4

- Maurice Parisot dit « le Lorrain », dit « Caillou »



Le 26 septembre 1899, Maurice Parisot naquit à Bar-Le-Duc. En revanche, il vécut son enfance à Nancy, dans les beautés de la vieille France. Son père était professeur d'histoire à la Faculté de Nancy, il donnait des cours sur l'histoire de la Lorraine et fit publier un ouvrage sur ce thème. Quant à sa mère, sous le nom de jeune fille Fawtier, elle avait fait beaucoup de voyages dans ses jeunes années parce qu'elle était la fille d'un ancien administrateur d'Algérie, pays dont elle était origine, qui devint par la suite gouverneur dans les colonies. Maurice Parisot s'était engagé à l'âge de 17 ans. Ses parents avaient désiré qu'il passe son deuxième baccalauréat, tandis que son frère aîné était déjà prisonnier. Son frère aîné jouera lui aussi un grand rôle dans la Résistance, en Meurthe-et-Moselle, et à la Libération où il deviendra préfet de ce même département. Maurice Parisot avait eu le choix de son arme, il demanda d'aller dans l'infanterie, ce qui prouvait déjà certains traits de son caractère. Il était désireux de partir combattre. Etant tout jeune bachelier on l'avait orienté sur une école d'officier. Il en sortit mécontent parce que la guerre avec l'Allemagne (1914-1918) était sur le point de se terminer. Avec une modestie habituelle, il déclarait n'avoir eu que le temps de courir derrière son unité qui poursuivait les Allemands. Il avait néanmoins réussi son baptême du feu.

Après avoir fait deux ans de gardes sur le Rhin, il sera rendu à la vie civile et se sentit attiré par les travaux de la terre. Il pratiqua des cours dans une école d'agriculture et poursuivit des stages très durs. Dès la fin de cette formation, il s'occupa de vastes domaines. Autour des années 1930, il partit en Tunisie où il aida à la gestion d'un domaine de 3 000 hectares. Il se maria avec une alsacienne, Jeanne de la Place, née à Vieux Thann dans le coté sacré du Haut-Rhin. En Algérie, sur les plateaux de Tell, où Maurice Parisot s'occupera d'un domaine de 1 300 hectares où le jeune couple résida pendant trois ans. Un ministre de l'agriculture en 1936, Georges Monnet, créa l'Office du blé qu'il voulait instituer en Afrique du Nord. L'homme qui semblait le plus qualifié pour ce genre de manœuvre répondait au nom de Maurice Parisot, il fut donc désigné Délégué Général de l'office du Blé. Sa vive intelligence et son esprit d'une grande logique, tout le temps en alerte, lui avaient permis d'effectuer une œuvre considérable en Algérie avec l'aide des coopératives et des sociétés indigènes. Ses qualités d'organisateur et de chef, sa franchise extraordinaire et son grand cœur furent mis souvent en avant.

Il fut mobilisé en 1939, grâce à l'aide apportée par ses amis et par ses relations de l'armée. Il parvint à se faire muter à la 44^{ème} division qui était sur le départ pour le front. La semaine de son départ, Maurice Parisot reçoit cependant l'ordre de rejoindre Alger pour être sous le commandement de l'état-major du Général Noguès. Le Général Noguès lui-même était au courant que Maurice Parisot avait des connaissances sur l'Afrique du Nord et sur la question musulmane. Maurice Parisot, au moment de l'armistice, demandera à rester en Afrique du Nord pour continuer la lutte.

À son retour en France, avec ses camarades comme Abel Sempé ou Jean Ducos, et des connaissances, il décida de poursuivre le combat avec la Résistance contre l'occupant. Au cours de l'année 1942, il fonda le Bataillon d'Armagnac qui fut l'un des réseaux les plus importants dans le secteur R 4. Ce Bataillon d'Armagnac mena des actions sur l'ensemble de la Dordogne, le département du Gers et, au sens large, dans la région de Gascogne. Le réseau était alimenté en arme grâce aux parachutages effectués par les Britanniques. Ces derniers ne parachutaient pas uniquement des armes, mais aussi des radios, des produits alimentaires et tout ce qui pouvait être utile pour les populations. Le réseau gardait les armes et les produits qui pouvaient leur être utiles, les produits alimentaires étaient discrètement redistribués. En août 1944, avec le Bataillon d'Armagnac, il participa à la Libération de Toulouse, mais Maurice Parisot mourut lors d'un bombardement au-dessus des usines d'armement d'Empalot (Toulouse).

- Serge Asher, alias Serge Ravel

Le 12 mai 1920 naquit, à Paris, Serge Asher. Sa mère pratiquait le métier de commissaire de haute couture, et son beau-père était un agent d'une grande Société de commerce en Afrique Noire. Serge Asher a fait ses études secondaires dans le lycée Louis-le-Grand à Paris. En septembre 1939, il intègre l'École Polytechnique et le 1er avril 1940, il est nommé à l'École d'officiers d'artillerie de Fontainebleau, il part au lendemain de l'armistice dans les chantiers de jeunesse en Savoie. L'École Polytechnique, qui s'était repliée dans la ville de Lyon, rappela Serge Asher pour qu'il y reprenne et poursuive ses études.



Il reçoit un premier contact avec le Général Cochet, en avril 1941, qui le fait entrer dans son mouvement de Résistance, par le biais d'une inscription. Ensuite, au sein de ce réseau, il retrouve le groupe des journalistes de « Temps Nouveaux », revue produite par Stanislas Fumet, que le gouvernement de Vichy venait d'interdire. En décembre 1941, il décide de créer son propre réseau de Résistance. En juin 1942, ses études sont terminées et, trois mois plus tard, il entre dans le réseau de Résistance « Libération-sud ». Dans ce réseau, à partir du mois de septembre 1942, il devient un participant important de la Résistance, en tant que membre attaché au comité directeur. Il est arrêté le 5 novembre 1942 par la Police Française, à Marseille, et s'évade le lendemain de son arrestation. Le 15 mars 1943, il est de nouveau arrêté par la Police Française, mais cette fois-ci à Lyon où il est immédiatement emprisonné dans la prison de Saint-Paul. Il réussit à simuler une maladie afin de se faire transférer à l'hôpital de l'Antiquaille. Cette soi-disant maladie lui permet d'être libéré, le 24 mai 1943, en même temps que deux de ses amis résistants, arrêtés également à la suite d'une action de Résistance des Groupe Francs de « Libération-sud ».

Lors de l'hiver 1942-1943, il assiste la fusion des mouvements de Résistance de « Combat », « Libération-sud » et « Franc-Tireur ». Cette fusion donnant lieu au nom de Mouvement Unis de la Résistance. Serge Asher devint le chef du réseau du Groupe-Franc, et il changea de nom pour le pseudonyme « Ravel » qu'il gardera ensuite comme patronyme. Le rôle, qui lui a été attribué, consiste à envisager, inciter, former des G. F. sur l'ensemble de la France. Il commence par la zone Sud, puis étend ses compétences sur tout le territoire lors de la transformation des M.U.R. en Mouvement de Libération Nationale, ceci grâce à l'union des réseaux de Résistance de la zone Nord et de la zone sud, à la fin de l'année 1943.

Suite à l'arrestation de Jean Moulin, le 21 juin 1943, le mouvement fait appel à lui pour le libérer, mais le service de renseignement ne possède pas suffisamment d'informations qui pourraient permettre sa libération. Pour bien préparer ce genre d'action, il est nécessaire d'avoir beaucoup de temps et, là, le temps a joué contre les résistants. Pendant ce temps, le chef de la Gestapo de la ville de Lyon, Klaus Barbie, avait découvert l'identité de Jean Moulin. Klaus Barbie l'a ensuite emprisonné à Paris.

Lors d'une réunion près de Meximieux dans l'Ain, Serge Ravel est arrêté pour la troisième fois, par la police militaire Allemande, le 19 octobre 1943. Il s'évade de nuit par une fenêtre en sautant dans l'Ain. Il est poursuivi sans être rattrapé par la police militaire Allemande. Le réseau des G.F. a, à son actif, un nombre considérable d'actions importantes de Résistance comme, par exemple, la libération du mari de Lucie Aubrac, Raymond Aubrac, suite à l'attaque d'un camion de la gestapo dans la ville même de Lyon, le 21 octobre 1943. Le réseau des G.F. compte aussi dans ses exploits la destruction du dépôt de munitions Allemandes de Grenoble du 13 novembre 1943.

Après la fusion, au cœur même du M.L.N., entre les différentes organisations du réseau comme l'Armée Secrète, le maquis du M.L.N., G.F. et Action ouvrière ; le M.L.N devient Corps Francs de la Libération, le 1er avril 1944. Serge Ravel reçoit d'avantage de responsabilités et prend un poste qui correspond à ses compétences, chef du 3ème bureau de l'Etat-major de sa nouvelle unité. Il part à Toulouse sous sa nouvelle affectation pour organiser et former les C.F.L. dans la R 4. Dans Toulouse, et dans la région 4, Serge Ravel remarque une situation difficile, parce que nommer un directeur régional n'était pas chose aisée pendant cette période. Il doit rester provisoirement sur place, et, est désigné chef régional des C.F.L. Cette situation est confirmée par le commandant de Paris dans l'attente du Débarquement de Normandie prévu de façon imminente. Le commandant de Paris prend donc des mesures pour décentraliser les cadres qui dirigeaient les réseaux de Résistance au niveau national. Il est désigné, le 6 juin 1944, par le général Koenig, chef régional des forces militaires des divisions régionales de la Résistance, plus connu sous le nom de Force Française de l'Intérieur. Les F. F. I sont aux nombres de 50 000 hommes et Serge Ravel est promu au grade de Colonel F.F.I.

Serge Ravanel est chargé d'organiser les F.F.I. sur l'ensemble de la région. Il optimise les méthodes de combat des différentes unités F.F.I., et motive les actions permanentes des guérillas. Avec l'aide de Jean Cassou, futur Commissaire de la République à Toulouse (en août 1944), il dirige et coordonne les combats pour la Libération de la région 4 faisant preuve d'une grande efficacité, du 17 au 24 août 1944. Au cours de ces opérations, 13 000 hommes sont faits prisonniers et 300 000 tonnes de matériel, dont des avions, sont réquisitionnées. Il devient ensuite commandant de la Région Militaire de Toulouse. Il met en place des F.F.I. en unité régulière. Ces unités sont utilisées pour la libération d'autres villes comme Autun et Royan. À la fin du mois de septembre 1944, Serge Ravanel est accidentellement blessé, pendant une mission qu'il effectuait à Paris, il abandonne son poste de commandement régional. Il terminera la guerre au rang de chef du bataillon, il est obtient également un diplôme d'État-Major.

Après la guerre, en 1950, Serge Ravanel démissionne de son poste pour occuper une place d'ingénieur d'électronique. Il créera plusieurs entreprises. Il fait parti de l'agence pour la Valorisation de la Recherche, il dépendra ainsi du cabinet de Jean-Pierre Chevènement de 1981 à 1983, devenu successivement Ministre de la Recherche et de la Technologie, puis Ministre de la Recherche et de l'Industrie. En fin de carrière, Serge Ravanel s'occupe des délégations du Ministère dans les départements d'outre-mer. Il prend une retraite bien méritée en 1985, mais continue à exercer les fonctions de consultant.

À la fin de la guerre il a obtenu toutes sortes de décorations prouvant son courage et sa détermination dans le combat pour la liberté face à l'occupant Allemand : Grand Officier de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération par le décret du 18 janvier 1946, Croix de Guerre 1939-1945 avec palme, Médaille de la Résistance avec rosette, Médaille des Evadés, Bronze Star Medal (décoration américaine). On peut également lire son témoignage sur ses actions de résistant dans « L'esprit de Résistance », Editions du Seuil, Paris 1995 et « Les Valeurs de la Résistance. Entretiens avec Serge Ravanel », Henri Weill, Editions Privat, Paris 2004.

- Jean-Pierre Vernant dit Berthier

Le 4 janvier 1914, Jean-Pierre Vernant naquit à Provins dans le département de la Seine et Marne. Avant la guerre, dans les années 1930, il faisait partie des ligues antifascistes du quartier Latin. Il a étudié, à Paris dans les lycées de Carnot et de Louis le grand, puis est allé à la Sorbonne, pour étudier la philosophie, où il est arrivé premier pour l'agrégation de cette matière en 1937.

En octobre 1937, l'armée l'appelle pour son service militaire, il y devient sergent-chef dans l'infanterie. Il demeure mobilisé au moment de la déclaration de la guerre en 1939. Après l'Armistice du 22 juin 1940, il est démobilisé et part enseigner à Toulouse. Très tôt, dès le mois de juillet 1940, il rejoint la Résistance en se lançant dans la publication de tracts à Narbonne avec son frère. Il collait ses tracts sur les murs, dans les rues de la ville, pendant la nuit. Il gagne le réseau « Libération », en février 1942, pour lequel il s'occupe des groupes militaires la Résistance à Toulouse. En novembre de cette même année, il est promu chef départemental de l'A.S. pour la Haute-Garonne. Au début de l'année 1944, il dirige des maquis qui ont pour mission d'effectuer diverses destructions, d'exécuter des agents de la Gestapo, ou de la Milice, et de détruire des fiches de recensement pour le Service du Travail Obligatoire. Avec les hommes de l'A.S. dont il s'est occupé, il pénètre dans Toulouse le 19 Août 1944. En septembre 1944, il reprend le poste de Serge Ravanel devenant le responsable à son tour des F.F.I. de Haute-Garonne. Il s'occupe, à présent, d'environ 50 000 hommes, comprenant les départements appartenant à la R 4 et au sens large sur toute la région Sud Ouest.

Suite à la guerre, Jean-Pierre Vernant entre au Collège de France comme professeur et devient un des plus grands spécialistes de la Grèce Antique. En sa qualité d'historien, il a écrit quelques ouvrages comme par exemple « la Traversée des Frontières » (Seuil - 2005) dans lequel il met en parallèle l'épopée homérique avec ses actions dans la Résistance, ou encore sur la Grèce au sens large « L'Univers, les dieux, les hommes » (1999) ; « Entre mythe et politique » (1996) ; « Soi même et l'autre en Grèce Ancienne » (Paris - 1989) ; « Mythe et pensée chez les Grecs », (Paris - 1981) ; « Mythe et société en Grèce Ancienne » (Paris - 1974) ; « Les origines de la pensée grecque » (Paris - 1962).

NDLR : Jean Pierre Vernant est décédé le 10 janvier 2007



- Mendel alias Marcel Langer



Marcel Langer naquit, dans un ghetto, en Pologne, en 1903. Il avait émigré en Palestine où il était devenu un mécanicien à Haïffa. En 1929, il partit pour la France où il s'incorpora dans les Brigades Internationales et alla combattre en Espagne en 1936 avec les républicain, de ce même pays, contre le gouvernement de Franco. À la fin de la guerre en 1939, il termine le conflit au rang de capitaine. Il avait appartenu au Parti Communiste et de ce fait au Komintern. Il fut obligé de se réfugier en France où il fut interné dans un camp qui faisait office de camp de réfugiés pour les Républicains Espagnols, à Gurs (Pyrénées-Atlantiques). Le camp de Gurs, au même titre que tous les autres camps d'internement pour les réfugiés Espagnols, était désigné comme des « camps de la honte » Français.

Ensuite, lorsque Marcel Langer réussit à se faire libérer, il créa dans la région de Toulouse la 35ème brigade des Franc-Tireurs Partisans. Les actions audacieuses des F.T.P. avaient secoué toute la région. Sur l'initiative d'un policier Français du nom d'Éric Cabanac, il fut arrêté le 6 février 1943. Le 11 mars, il fut condamné à mort par un avocat général Français. Cet homme, nommé Lespinasse, déclara au moment de la condamnation de Langer : « Vous êtes juif, polonais, communiste. Trois raisons pour moi de demander votre tête. » L'avocat de Marcel Langer, l'ancien

bâtonnier Me Arnal, avait fait tout son possible pour le défendre et lui éviter la peine capitale, mais en vain. Les faits, qui étaient officiellement reprochés à Marcel Langer, étaient de détenir des explosifs. Marcel Langer est mort guillotiné le 23 juillet 1943 en criant : « Vive la France ! ». L'avocat général Lespinasse qui avait prononcé la sentence et qui avait assisté à l'exécution du condamné fut abattu par les membres du réseau de la 35ème brigade des Franc-Tireurs Partisans, pour venger leur chef.

Sigles :

C. F. L. : Corps Francs de la Libération

F. F. I. : Force Française de l'Intérieur

F. T. P. : Franc-Tireurs Partisans

G. F. : Groupes-Francis

M. U. R. : Mouvement Unis de la Résistance

M. L. N. : Mouvement de Libération Nationale

S. D. : Sicherheitsdienst [Service (=Dienst) de Sécurité (=Sicherheit)]

S. O. E. : Spéciale Opération Exécutives = Special Opération Executive (service secret britannique)

S. T. O. : Service du Travail Obligatoire

U. R. S. S. : Union des Républiques Sociales Soviétiques

Glossaire :

Komintern ou IIIème Internationale :

« Elle fut fondée au Kremlin par Lénine, en mars 1919 sous le nom de Komintern. Se présentant comme l'héritière de la IIème, Internationale, elle groupa tous les partis communistes mondiaux sous l'impulsion du parti communiste russe, qui, en fait sinon en droit, resta toujours la section centrale de la IIIème Internationale. Les positions de celle-ci coïncidèrent régulièrement avec celles de la politique étrangère soviétique. Pour rendre plus facile les rapports entre l'U.R.S.S. et ses alliés de la Seconde Guerre mondiale, la IIIème fut dissoute par Staline, le 15 mai 1943 ; Chaque parti communiste prit théoriquement son autonomie complète, mais, en fait, peu de choses furent changées dans les rapports entre Moscou et le communisme mondial. Le déclenchement de guerre froide amena la reconstruction du Komintern sous le nom de Kominform, créé en Pologne le 5 octobre 1947, sous l'impulsion de Jdanov. Cette nouvelle organisation n'était pas aussi structurée que le Komintern et se présentait comme un simple bureau d'information et de liaison ; au lieu de rassembler tous les mouvements communistes de l'U.R.S.S., de Pologne, de Yougoslavie, de Hongrie, de Tchécoslovaquie, d'Italie, et de France. Lors de la rupture entre Tito et l'U.R.S.S. (juin 1948), le Kominform coordonna la lutte contre de « titisme » en Europe orientale. Après la mort de Staline (1953), l'U.R.S.S., désireuse de se rapprocher de Tito, prononça la dissolution du Kominform (17 avril 1956). Depuis lors, l'International communiste n'a plus officiellement d'organisation structurée. Elle s'est manifestée dans les conférences réunissant les représentants de partis communistes du monde entier. Mais l'opposition entre Moscou et Pékin et les progrès du « polycentrisme » ont empêché, à partir des années 1960, de réaliser l'unanimité autour de Moscou. ».

Op. Cit. MOURRE (MICHEL), Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes, vol.3, seconde édition, bordas, Paris, 1998, p.2833-2834

Jean Moulin, résistant, « Béziers, 1899 — région de Metz juillet 1943) :

Il est issu d'une famille républicaine et radicale du Midi. Après des études de droits à Montpellier, il devient le plus jeune Sous-Préfet de France en octobre 1925, à Albertville, puis dans le Finistère (1930-1933). Ami du député de Savoie Pierre Cot, il est en 1936, chef de son cabinet civil au ministère de l'Air, et participe ainsi à l'aide plus ou moins clandestine apportée par le Front Populaire aux Républicains espagnols. En 1937, ce jacobin antifasciste est le plus jeune Préfet de France, d'abord dans l'Aveyron, puis dans l'Eure-et-Loir (janvier 1939), à Chartres, où il se trouve lors de l'Armistice de juin 1940. Dès le début de l'Occupation, Jean Moulin se démarque de la ligne politique de Vichy en refusant de signer en 1940 un communiqué présenté par les Nazis, accusant les troupes Sénégalaises d'exaction commises en réalité par les Allemands dans le département. Bientôt révoqué par Vichy en novembre 1940 pour appartenance à la franc-maçonnerie, conformément à la loi d'épuration politique du 10 juillet 1940, Jean Moulin part en zone libre, y fait la connaissance des principaux chefs des mouvements de la Résistance, Henry Frenay, Emmanuel Astier de la Vigerie, François de Menthon, mais on ne trouve pas de trace d'un activiste résistant. Il doit à ses talents de diplomate, au milieu de responsables qui ne l'apprécient guère, le fait de partir à Londres, porteur d'un message de la Résistance-sud à la France libre où il est partout question d'armes.



En octobre 1941, il rencontre Charles de Gaulle qui le « retourne » à son service, l'intronise chargé de liaison le 5 novembre et représentant le Comité National Français, le 6 décembre. Il doit rallier les différents mouvements de zone sud à la France Libre, séparer leurs forces militaires de leurs organisations politiques et unifier les différents mouvements de Résistance. À cette fin, Moulin alias « Max », « Régis », « Rex », est parachuté près des Alpilles dans la nuit du 1er au 2 janvier 1942 ; il est doté de moyens financiers devant lui permettre de réaliser cette tâche. L'allégeance à la France Libre des trois principaux mouvements de Résistance : Combat, Libération, et Franc-Tireur, est obtenue en mars 1942 au prix de bien des difficultés, compte tenu des rivalités jalouses entretenues entre les différents réseaux. Les forces militaires sont rassemblées au sein de l'Armée Secrète, tandis que l'unification totale des mouvements de zone Sud a lieu en janvier 1943, avec la construction des Mouvements Unis de Résistance. À peine cette mission est-elle réalisée que le délégué du général de la France libre doit se mettre à nouveau à pied d'œuvre : Charles de Gaulle le charge en effet d'asseoir la légitimité politique de la France Libre face au Général Giraud, en la faisant reconnaître par les partis politiques d'avant-guerre. C'est à cette fin que Jean Moulin constitue le C.N.R ou Conseil National de la Résistance, qui fait allégeance à Charles de Gaulle en le reconnaissant comme le chef d'un gouvernement provisoire. Mais le 21 juin 1943, à la suite d'une trahison, Jean Moulin est arrêté à Caluire par la Gestapo. Identifié puis torturé par le chef de la section IV du S. D. de Lyon, Klaus Barbie, il meurt pendant son transfert en Allemagne.

op. cit. BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQIEL (EMMANUEL DE), Dictionnaire de l'Histoire de France, Perrin, 2002, p.719-720

Citations :

« Vous êtes juif, polonais, communiste. Trois raisons pour moi de demander votre tête. » Op. cit. <http://www.memoire-net.org/etran/etrang7.html>

Bibliographie :

- BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQIEL (EMMANUEL DE), Dictionnaire de l'Histoire de France, Perrin, 2002,

- MOURRE (MICHEL), Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes, vol.3, seconde édition, bordas, Paris, 1998

<http://www.memoire-net.org/etran/etrang7.html>

http://www.ordredelaliberation.fr/fr_compagnon/35.html

L'apothéose des porte avions Américains

Lorsque l'on évoque le début du dernier conflit mondial, il est courant de classer les forces armées suivant un schéma conventionnel de Forces Aériennes, Forces Terrestres et Forces Navales. Si l'interaction entre l'aviation et l'armée de terre est d'usage régulier lors d'offensives, par contre entre la Force Terrestre et la Force Navale, rien n'est d'usage et ne le sera que par les nombreux débarquements effectués par les américains dans le Pacifique et les anglo-américains dans la guerre à l'ouest. La logistique utilisée pour ces deux théâtres d'opérations est tout à fait différente. De même, l'usage conjoint de l'aviation et de la marine, à part les quelques hydravions équipant les gros bâtiments de guerre, n'existe pas, l'utilisation des porte-avions est balbutiante et aucun usage tactique de ces derniers n'est bien établi.



C'est ce dernier concept que je vais aborder, en le survolant, dans cet article concernant les porte-avions du pays qui contribua le plus à faire évoluer cette arme méconnue, les Etats Unis d'Amérique. Contrairement à ce que l'opinion publique croit, ce sont les Anglais et non les Américains qui furent les pionniers de l'aéronavale et continuèrent tout au long du conflit à faire évoluer certains modèles d'avions (Ils qualifièrent le fameux F6U « Corsair » sur porte-avions alors que l'US Navy l'avait refusé !) La capacité industrielle des USA fit prendre en compte à ces derniers, la construction des porte-avions et des différents modèles d'avions composant l'aéronavale.

Le 3 septembre 1939, le Royaume-Uni et la France entrèrent en guerre avec l'Allemagne, deux jours plus tard, les Etats-Unis déclarèrent leur neutralité par deux proclamations :

- l'une interdisait les livraisons de matériel militaire et d'armes aux belligérants.
- L'autre, donnait instruction à l'US Navy de protéger cette neutralité en cherchant toute force ennemie, aérienne et/ou navale qui s'approcherait des côtes orientales du pays à moins de 300 miles marins (soit près de 555 Km)

Dans le dispositif qui fut mis en place le lendemain de cette proclamation, 54 grands hydravions ainsi que les porte-avions USS Ranger et USS Yorktown furent mis à contribution. Au cours des semaines qui suivirent, ce dernier qualifia son groupe aérien embarqué, le porte-avions USS Wasp fit de même.

De quoi disposait l'aviation embarquée américaine au déclenchement de la guerre en Europe ? Une bonne partie de son matériel était obsolète puisqu'on trouvait encore de très nombreux biplans, au nombre desquels l'intégralité des chasseurs (90 Grumman F2F et F3F) ainsi qu'une bonne partie des bombardiers en piqué (38 Vought SBU-1 et 58 Curtiss SBC) Il existait aussi 36 Northrop BT-1 monoplans de transition et les plus récents Vought SB2U arrivaient au compte goutte (25 seulement). Curieusement, car la situation s'inversa, les torpilleurs étaient les avions les plus modernes (68 Douglas TBD-1).

Au mois de juin 1940, alors que les Allemands déferlaient sur la France, la situation ne s'était guère améliorée, en particulier en ce qui concerne les chasseurs. Il n'y avait que 10 chasseur monoplans et modernes (Brewster F-2A) embarqué sur le USS Saratoga. Par contre les livraisons des Vought SB2U et Douglas TBD-1 Devastator s'étaient poursuivies puisqu'il y en avait respectivement 131 et 84 dans les différentes flottilles.

Mais en juillet 1940, tout changea lorsque le Congrès vota le «Two Ocean Navy Act » qui attribua des crédits considérable pour accroître le nombre d'avions et le porter à 15.000 ! Désormais il ne s'agissait plus de courir après l'argent mais de courir contre la montre. L'aviation embarquée se métamorphosait, les constructeurs travaillaient d'arrache pied et, en 18 mois les chasseurs biplans disparurent car en décembre 1941 il n'en restait plus que 39 sur les quelques 200 dont disposait l'aviation américaine en juin 1940.

Photo # NH 97685 USS Ranger underway off Pearl Harbor. 19 July 1959



A Tokyo, les militaristes les plus bellicistes s'aperçurent très vite qu'ils ne pourraient pas rivaliser avec une telle expansion. Le 7 décembre 1941 les japonais attaquèrent Pearl Harbour, épisode que tout le monde connaît. Pearl Harbour, archipel Hawaïen en plein océan Pacifique. Au centre des ces îles, Oahu, avec ses deux chaînes de montagnes, Koolau et Waiane, qui bordent un sillon verdoyant dans lequel se trouve Honolulu et sa plage Waikiki. A une quinzaine de kilomètre d'Honolulu, se trouve Pearl Harbour, sa configuration n'est pas sans rappeler celle de Brest en France. Un goulet d'environ 350 mètres de large donne accès à une grande baie au milieu de laquelle se trouve une île (Ford Island). Dans la

baie la profondeur n'excède pas 12 mètres de profondeur, juste suffisant pour les grands navires de la flotte du Pacifique. Ces derniers mouillent autour de Ford Island, dans le chenal sud, dit « Battleship Row ». Les docks, les ateliers, l'hôpital et la Tank Farm (C'est à dire la forêts de réservoirs contenant les approvisionnements en mazout de la flotte) se trouve le long de la Battleship Row. Les installations de l'armée, y compris le grand aérodrome d'Hickam Field, s'étendent du côté du goulet. L'autre aérodrome important, Wheeler Field, se trouve au centre de l'île, les autres sont répartis dans la périphérie de l'île.

Aucune précaution particulière n'a été prise pour camoufler ces vastes installations. Les japonais, par cette attaque, avaient écrit une formidable page de l'histoire par leur audace, leur témérité à mener à bien cette opération de grande envergure. Mais ils avaient aussi déclenché une chaîne d'évènements qu'ils ne pas pouvaient contrôler et qui devait, en fin de compte les conduire à la défaite totale. Les vieux cuirassés (Que les progrès technologiques devaient infailliblement condamner) avaient absorbé le gros du choc. Les installations terrestres n'avaient pas subies de gros dégâts, la Tank Farm était intacte, alors que sa destruction – aisée – aurait vouée la flotte du Pacifique à l'immobilité pour des mois. Mais le coup de tonnerre japonais a éveillé le géant américain. Il aurait fallu sans doute des mois pour que le Président Roosevelt fasse entrer l'Amérique dans la guerre, les bombes de Pearl Harbour précipitèrent les américains dans la guerre avec une unanimité, une instantanéité, une fureur et une soif de vengeance sans limite.

Journée d'infamie

De nombreux historiens disent même : « *Le désastre le plus heureux de la guerre* ». A cette date, la flotte du Pacifique était aux ordres de l'Amiral Husband E. Kimmel et disposait de 4 porte-avions tandis que la flotte de l'Atlantique était commandée par l'Amiral Ernest J. King qui disposait de 3 porte-avions. A Pearl, l'US Navy perdit 92 avions, détruits au sol ainsi que 31 endommagés. Les porte-avions de la flotte du Pacifique étaient les USS Lexington, USS Enterprise, USS Saratoga et USS Ranger. La flotte de l'Atlantique comprenait l'USS Wasp, USS Yorktown et USS Hornet (Ne parlons pas du vieux Long Island qui fut converti en transport d'avions). Les porte-avions échappèrent donc aux assauts japonais. Le 31 décembre l'Amiral Chester Nimitz pris le commandement de la flotte du Pacifique et fit venir le USS Yorktown puis le USS Hornet vers le théâtre d'opérations du Pacifique. Néanmoins l'IJN (Imperial Japanese Navy) comptait 10 porte-avions, soit presque le double des Américains car le 11 janvier 1942, le USS Saratoga fut touché par une torpille tirée du sous-marin japonais I-16, il regagna les Etats-Unis, mais fut immobilisé jusqu'au mois de mai.

L'Amiral Nimitz, en bon tacticien qu'il était, ne resta pas sur la défensive, quoique la première tâche qu'il lui incombaient était de protéger l'espace entre Midway, Johnston et Hawaï par lequel transitait les convois en route vers le Pacifique sud-ouest et décida d'harcéler les japonais dans leurs îles conquises. En effet, la période comprise entre janvier 1942 et mai de la même année (Bataille de la mer de Corail) vit les américains entreprendre de nombreuses attaques.



C'est ainsi que le USS Yorktown mit le cap sur les archipels des Gilberts et des Marshall et que, le 1 février, il lança son groupe aérien contre les îles Jaluit et Makin. Au cours de cette opération, 7 avions furent perdus et les dommages infligés aux japonais furent négligeables. Toutefois un F4F Wildcat abattit un hydravion japonais, remportant ainsi la première victoire de la chasse embarquée. La première victoire de l'aviation embarquée fut celle du mitrailleur William C Miller, à bord de son SBD Dauntless, qui abattit un avion japonais avant d'être abattu lui-même le 7 décembre 1942, ayant décollé de l'USS Enterprise à 6h 18 pour aller se poser à Pearl. Après avoir escorté un convoi aux Samoa, l'USS Enterprise lança son groupe aérien contre les aérodromes de Wotje, Roi et Maleolap. Les SBD revendiquèrent 4 avions ennemis pour la perte de 7 des leurs. Dans la foulée, le porte-avions fut pris à partie par 7 bombardiers japonais « Betty » qui furent tous descendus par la DCA. Après un bref retour à Pearl, il lança de nouvelles attaques contre Wake (24/2/1942) et Marcus (4/3/1942).

Pendant ce temps le USS Lexington escortait un convoi jusqu'au îles Fiji puis mis le cap sur les Salomons, repéré, il fut attaqué par 18 « Betty », c'est au cours de cet engagement que le Lieutenant Edward H Butch O'HARE abattit 5 avions ennemis, devenant de ce fait le premier as de l'US Navy (L'aéroport de Chicago porte son nom). Pas moins de 16 avions ennemis furent abattus par les chasseurs américains au cours de cet engagement.

A gauche, Le Field Admiral Chester Nimitz

Le 10 mars 1942 les USS Lexington et USS Yorktown joignirent leurs forces pour lancer la première attaque importante ayant pour cible les forces japonaises débarquées à Lea et Salamaua (En Nouvelle Guinée), 103 avions participèrent à cet engagement dont les effets furent très médiocres (Les bombes manquèrent leurs objectifs, les torpilles ne fonctionnaient pas et un SBD fut perdu).

Le 2 avril 1942 le USS Hornet, quittant San Francisco, passa sous le Golden Gate pour gagner le Pacifique avec à son bord, outre son groupe aérien classique, 16 bombardiers moyens North American B-25 « Mitchell » du Lieutenant-colonel Doolittle qui devait entreprendre la première attaque contre Tokyo. Après avoir lâché ses bombardiers, le USS Hornet regagna Pearl pour en ressortir presque immédiatement afin de déposer de F4F des Marines sur l'île d'Espiritu Santo avant d'aller rejoindre la Task Force 7, composée des USS Yorktown et USS Lexington qui se préparaient à attaquer un convoi japonais en route vers Port Moresby, mais il n'arriva pas à temps pour participer à cette bataille nommée « Bataille de la mer de Corail ».

Les japonais couvraient leur assaut amphibie contre Port Moresby avec 3 porte-avions, les Shokaku, Zuikaku et Shoho, embarquant 147 avions. Le 4 mai 1942 le USS Lexington lança trois raids, aussitôt les japonais décidèrent d'intercepter les navires américains et la première bataille entre porte-avions débuta le 6 mai lorsque les 12 torpilleurs, 28 bombardiers en piqué et 10 chasseurs du USS Lexington attaquèrent le Shoho, sans résultats significatifs, mais 15 minutes plus tard, le groupe aérien du USS Yorktown, fort de 23 bombardiers en piqué, 10 torpilleurs et 8 chasseurs arriva à son tour en vue du navire japonais qui sombra, victime de 13 bombes et 7 torpilles, trois avions américains furent abattus. Les japonais ne trouvèrent pas les porte-avions américains et coulèrent, au passage, un ravitailleur et son destroyer d'escorte. Les jours suivants, les japonais furent découverts les premiers et subirent l'attaque de 48 bombardiers en piqué, 21 torpilleurs et 14 chasseurs. Une fois encore, les vieilles torpilles américaines firent montre de leur inefficacité, seuls les bombardiers placèrent 3 bombes qui endommagèrent le Shokaku. De leur côté les japonais attaquèrent le USS Yorktown qui encaissa une bombe et le USS Lexington, touché par 2 bombes et 2 torpilles, il dût être abandonné et sabordé.

Numériquement parlant, la Bataille de la Mer de Corail se solda par un match nul, mais stratégiquement les américains remportèrent la victoire car les japonais renoncèrent à leur débarquement à Port Moresby. Le Shokaku était immobilisé jusqu'au mois d'août tandis que le Yorktown repris du service fin mai. Les américains tirèrent une leçon importante de cet engagement, l'importance de la couverture par la chasse que jusqu'alors ils avaient sous-estimée. Grâce à l'introduction du F4F-4 à ailes repliables, la dotation des flottilles de chasse fut doublée. Puis vint Midway, avec ce fameux coup d'arrêt à l'expansionnisme japonais.

Guadalcanal

Le l'autre côté du Pacifique l'irrépressible machine industrielle américaine était en route. Pour l'Empire du Soleil Levant l'horizon devenait de plus en plus sombre, mais ils ne le savaient pas. Environ deux mois après Midway, les américains lancèrent l'opération Watchtower, débarquement à Guadalcanal, destinée à stopper la progression japonaise vers les Îles Fiji. Le 7/8/1942, les USS Wasp, Saratoga et Enterprise formèrent la Task Force 61 ayant pour mission d'appuyer le débarquement à Guadalcanal. La riposte nipponne fut telle que la Task Force 61 dut se



Curtiss P40 à Guadalcanal

replier dans la soirée du 8, laissant les troupes au sol sans couverture aérienne. Le Vice-Amiral Fletcher pris cette décision du repli car il craignait, à juste titre, une contre-attaque de la flotte japonaise. En effet, un important convoi de renfort japonais s'approchait, sous la protection des porte-avions Shokaku, Zuikaku et Ryujo et de leurs 168 avions. Cette situation dégénéra et l'engagement, pris le nom de la bataille des îles Salomon qui débuta le 24 / 8 / 1942 peu après qu'un PBV « Catalina » découvrit le Ryujo.

Au cours de cette bataille, le Ryujo encaissa une torpille et 4 bombes et coula quelques heures plus tard. D'autre part le USS Enterprise fut touché par 3 bombes. Les combats aériens se soldèrent par la perte de 70 avions japonais et 17 américains. Pour les japonais, il fallait à tout prix venir à bout des porte-avions américains, ou du moins parvenir à les mettre hors de combat, et ils furent près d'y arriver.

Le 31/8, le USS Saratoga, touché par une torpille, lancé d'un sous-marin, resta indisponible jusqu'en octobre, le 15/9, le USS Wasp fut coulé par 3 torpilles d'un sous-marin. Ainsi, après quelques semaines, le USS Hornet restait le seul porte-avions opérationnel dans le Pacifique alors que l'IJN en avait encore 7. Mais ces derniers ne surent pas en profiter et l'USS Enterprise rejoignit le front lorsque les 2 flottes s'affrontèrent à nouveau.

Les japonais avaient décidé de déloger les américains de Guadalcanal et montèrent une opération d'envergure, engageant les porte-avions Shokaku, Zuikaku, Zuiho et Junyo. Le 25/10/1942, un Catalina découvrit la flotte japonaise mais les avions lancés du USS Hornet furent incapables de les trouver. Le 26, les avions de l'USS Enterprise repéra les porte-avions et infligèrent de graves dégâts au Shokaku et légers au Zuiho. Les japonais trouvèrent le USS Hornet, qui encaissa 4 bombes et 2 torpilles ainsi que 2 avions qui vinrent s'écraser sur son pont d'envol. L'USS Enterprise reçut 2 bombes dont l'une bloqua l'ascenseur n°2, mais il resta opérationnel. Plus tard dans la journée, l'USS Hornet reçut encore 2 bombes et 1 torpille, il dut être abandonné. Il fût sabordé et coulé le 27/10 à 1h15 du matin. A ces dommages les américains devaient ajouter la perte de 74 avions, contre environ 90 pour les japonais.

L'USS Enterprise restait le seul porte-avions opérationnel dans le Pacifique.

A première vue, la situation américaine n'était pas fameuse, voire même critique, mais le conflit dans cette partie du monde pris bientôt une autre tournure. Plusieurs mois auparavant, le 28/4/1941, avait démarré la construction d'un premier porte-avions lourd d'une nouvelle classe.

Ces bâtiments d'un tonnage de 27.100 tonnes allaient être connus sous le nom de « Classe ESSEX » ils pouvaient filer à plus de 32 noeuds (60 km/h) et embarquer une centaine d'avions. Le premier, l'USS Essex, se joignit à la flotte du Pacifique en juin 1943, il fut suivi par 23 autres, dont 16 furent déployés dans le Pacifique. En même temps que ce programme de construction se déroulait, l'US Navy estima que ses mastodontes avaient besoin d'être accompagné non seulement par des porte-avions d'escorte mais par des porte-avions légers et rapides, dont le besoin était aussi urgent. Dans cette optique il fut décidé de transformer 9 croiseurs de la classe « Cleveland » afin qu'ils puissent mettre en oeuvre 45 avions, filer à plus de 31 noeuds (58 Km/h). Le premier d'entre eux, l'Indépendance fut mis en service en janvier 1943.

L'entrée en service des Essex coïncida avec celle du Grumman F6F « Hellcat » qui reçut le baptême du feu le 1^{er} septembre 1943 au dessus de l'île Marcus. Dès lors, le gigantesque programme d'entraînement aidant, l'aviation embarquée monta en puissance. Les 5 et 6 octobre 1943, pour la première fois, 6 porte-avions se groupèrent pour attaquer l'atoll de Truk, dans les Carolines. Un mois plus tard, remplaçant les SBD Dauntless, les Curtiss SB2 « Helldiver » entrèrent en service lors des opérations contre Rabaul. Au cours du mois de novembre de la même année, la Task Force 50 aligna 19 porte-avions ensemble (6 d'escadre, 5 légers et 8 d'escorte). Le jour de gloire de l'aviation embarquée arriva le 19/6/1944, lors de la première bataille de la Mer des Philippines. Ce jour là, les pilotes américains massacrèrent l'aviation japonaise au cours d'une grande bataille aérienne que le Commandant de la flottille VF-16, le Lieutenant Commandant Paul Buie, baptisa « Le tir au pigeons des Mariannes ». Ce surnom devait entrer et rester dans les livres d'histoire.



La reconquête des Philippines débuta le 17 octobre 1944 avec des moyens colossaux. C'est au cours de cette bataille que la réputation des F6F « Hellcat » parvint à son apogée. Face à cette débauche de moyens américains, les japonais eurent recours à une arme aussi inattendue que désespérée. En effet le 25/10, le premier « Kamikaze » percuta le porte-avions d'escorte USS Santee (CVE 29). Quatre autres CVE furent touchés en 48 heures dont le USS St Lô qui fut coulé. Cette nouvelle menace conduisit la marine américaine à modifier la composition de ses groupes aériens embarqués. Le nombre de chasseurs fût porté à 40

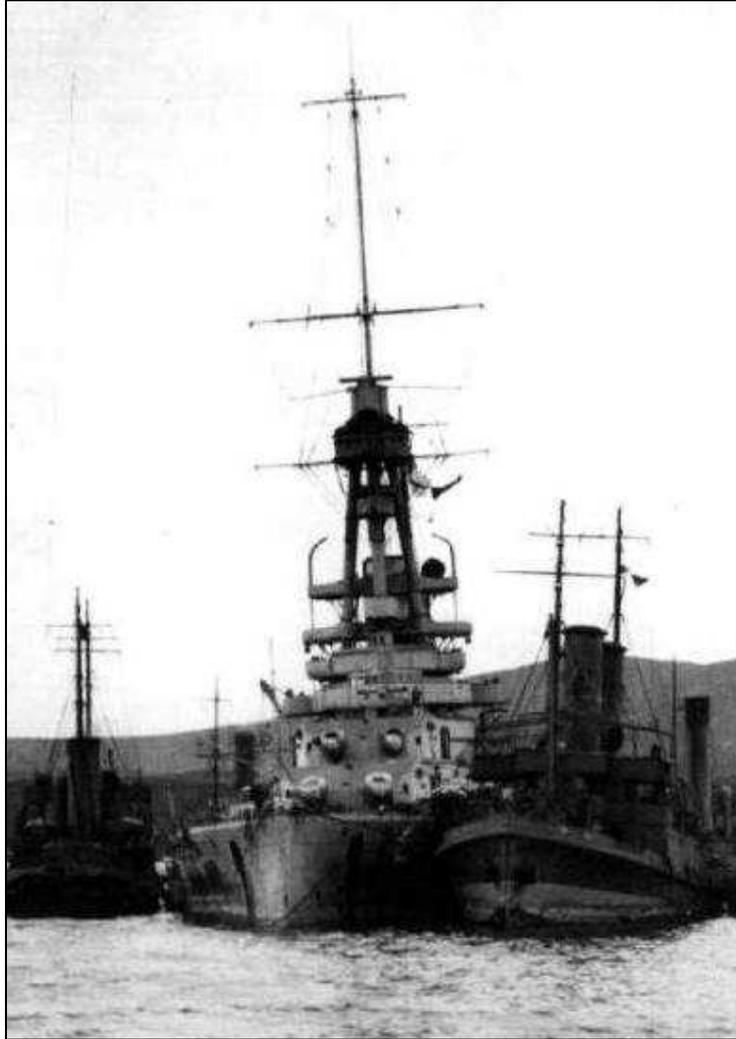
(dont 4 chasseurs de nuit) auxquels s'ajoutèrent bientôt les nouvelles flottilles de chasseurs bombardiers équipés de F4U « Corsair ». Le mercredi 15/8/1945, la Task Force 38, engagée dans le Pacifique alignait 16 porte-avions, auxquels s'ajoutait un porte-avions Britannique et 1300 avions de combat. A 6h33, ce matin tous les avions ayant décollés furent rappelés. La guerre du Pacifique venait officiellement de prendre fin. Officiellement seulement car quelques combats sporadiques eurent encore lieu. Les pilotes américains abattirent 34 avions japonais ce jour là. Le tout dernier le fut à 14h30 lorsque l'enseigne de vaisseau C.A. Bill MOORE, aux commandes de son Hellcat descendit un Judy kamikaze qui visait le porte-avions léger USS Belleau Wood.

Le Japon capitula avant que n'eut lieu la plus grande opération aéronavale de tous les temps, en effet, l'assaut amphibie de Kyushu (Au Japon) devait rassembler 43 porte-avions alliés ! Quel progrès entre début 1943 ou l'US Navy n'alignait plus que 2 porte-avions et la mi-août 1945 !!!!!!!

L'US Navy dans l'atlantique

De l'autre côté des Etats-Unis, en Méditerranée et dans l'Atlantique, l'aviation navale américaine fut beaucoup moins présente. Le USS Wasp arriva à Scapa Flow (En Ecosse) le 4/4/1942 pour y charger 47 « Spitfire » destinés à Malte. Sa mission accomplie, il regagna les Etats-Unis et passa dans le Pacifique avec la suite que l'on connaît.

Le USS Ranger, pour sa part, avait livré 68 P-40 en Afrique, puis embarqué son groupe aérien pour participer activement à l'opération Torch, accompagné par 3 porte-avions d'escorte, les USS Suwanee, USS Sangamon et USS Santee. Ils appuyèrent le débarquement en Afrique du Nord le 8 novembre 1942. Un an plus tard, il fut engagé dans des opérations le long des côtes Norvégiennes, puis regagna la Méditerranée. Le 15/8/1944 eut lieu le débarquement de Provence, il fut aidé, pour cette opération par les porte-avions d'escorte USS Tulagi et USS Kasaan Bay.



Pendant ce temps, dans l'Atlantique, les porte-avions américains participèrent à la chasse effrénée aux sous-marins allemands qui décimaient les convois alliés. En février 1943, le premier de ces bâtiments, porte-avions d'escorte, fut le USS Bogue avec son groupe aérien. L'Atlantique fut sillonné par les USS Bogue, Core, Santee, Block Island et Guadalcanal jusqu'au 20/8/1944 quand les TBF des porte-avions d'escorte envoyèrent par le fond le 31ème et dernier sous-marin allemand. Des résultats honorables, mais sans communes mesures avec le tableau de chasse des Britanniques. Un seul porte-avions fut perdu durant cette période, le USS Block Island, torpillé par un U-boot le 29 mai 1944.

Base de Scapa Flow

BILAN

L'US Navy perdit: 16 512 avions détruits (En vol et au sol) 10 porte-avions, 5 cuirassés, 24 croiseurs et 26 destroyers.

Sources:

- Navires et Combats d'Anthony Preston
- Encyclopédie des Armes – Atlas
- Guerre du Pacifique de John Costello
- Guerre du Pacifique des Editions Christophe Colomb
- Hors série 39/45
- Hors série Marines Magazine
- US Navy 1941-1945 de Yves Buffetaut
- Sur tous les Océans de Edmond Delage
- La bataille de Guadalcanal de Michel Herubel

L'Enfer du Struthof

Par Philippe MASSE

Bonjour mon frère. si je commence par cette maxime c'est que j'ai longtemps hésité à savoir comment j'allais présenter le sujet... A l'heure où certains veulent nous faire croire que :

- revêtir l'uniforme SS et parader dans des cérémonies du souvenir est devenu une entreprise de spectacle ;
- les membres de la division Charlemagne ont combattu seulement le bolchevisme et sont des héros incompris de la guerre ;
- la déportation n'est qu'un détail de l'histoire ;
- qu'en Europe, certains voient le retour de l'ordre noir comme un remède à certains maux.

Pour nombre de nos concitoyens, seuls les camps d'extermination d'Auschwitz Birkenau, de Treblinka ; les camps de concentrations de Bergen-Belsen et Dachau se rappellent à la mémoire collective de l'humanité, peu de nos contemporains connaissent ou méconnaissent l'existence du Konzentrationslager du Natzweiler au Struthof.

Cette mémoire sélective, qui voudrait qu'on oublie ce soit disant détail de l'histoire qui vient, aujourd'hui, frapper à la porte de notre conscience et nous rappeler qu'il y a presque 65 ans on a torturé, on a gazé et on a pratiqué des expériences médicales sur des êtres humains seulement parce qu'ils étaient juifs, résistants, homosexuels ou tziganes sur le sol de France. Cet oubli de la mémoire est maintenant réparé, puisque le ministère de la défense via le centre européen du résistant, vient de mettre en ligne l'histoire du Konzentrationslager de Natzweiler.



La page d'accueil du site est sombre, sombre comme ces années de guerre et quelque part noire comme le deuil qui a touché et a fait le quotidien de ces déportés les photos en noir et blanc du bandeau rehausse cet esprit de mémoire, puisqu'on ne va pas sur le site du Konzentrationslager de Natzweiler comme on sur celui de la star académie. Aussi je ne vous dévoilerai rien sur le fond du site car le nombre d'informations qui y sont hébergées sont d'une grande valeur historique tant sur l'histoire du camp, que du rôle du

centre européen du résistant. Sa vocation d'outil pédagogique et de passerelle de la mémoire sont plus que fondées. Techniquement ce site est une réussite, il est à la fois un outil de mémoire et un outil pédagogique à l'usage de tous. Je m'en voudrais de conclure cet article sans reprendre le poème d'Eugène Marlot, déporté à Natzweiler ; Bonjour mon frère :

*Bonjour mon frère...
Cruauté, barbarie, sadisme,
Appelle ça comme tu voudras
On a vraiment peine à croire,
Et pourtant c'est comme ça.
Tu ne me crois toujours pas,
Mais regarde,
Regarde autour de toi
Regarde-les tous,
Les copains,
Tous,
Et puis regarde-moi,
Que suis-je ?
Un paquet d'os,
Un déchet humain,
Un simple numéro
Ou tout cela à la fois,
C'est-à-dire
Zéro, plus zéro, égal zéro.*

Après avoir lu ce poème, on s'aperçoit qu'on est parfois bien peu de choses quand la barbarie humaine s'attache à détruire l'homme. Si d'aventure votre périple vous mène près de Natzweiler, allez visiter ce lieu de mémoire et encouragez par votre visite ceux qui vont passer le témoin aux générations futures.

www.struthof.fr

